Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Publication provisoire

Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

Farida Benouis

Publication provisoire

Premier jour : La casbah d'Alger

III.1 ALGER

III.1.a Le Musée national des antiquités et des arts islamiques

La médina : la Haute Casbah

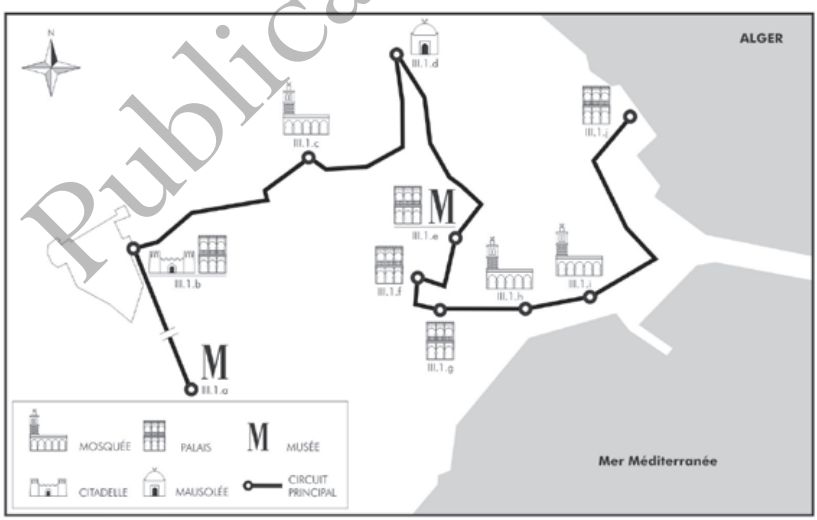
III.1.b La Citadelle et le palais du Dey
III.1.c Mosquée Sidi Ramdane
III.1.d Mausolée de Sidi Abderrahmane

La médina : la Basse Casbah

III.1.e Dar Khdaouedj al-'Amya et Musée national des arts et traditions populaires
III.1.f Dar Mustapha Pacha
III.1.g Dar 'Aziza
III.1.h Djamaa al-Djadid (mosquée de la Pêcherie)
III.1.i Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)
III.1.j Le Bastion 23 (palais des Raïs)

La maison traditionnelle de la médina — Farida Benouis

Les carreaux de faïence d'Alger à l'époque ottomane — Nedjma Serradj-Remili



Selon la tradition historique la plus crédible, le territoire qui correspond à l'Algérie dans l'Antiquité émergea de la préhistoire lorsque, vers le XIe siècle av. J.-C., y débarquèrent les Phéniciens, fameux navigateurs et commerçants de la côte syro-libanaise qui sillonnaient la Méditerranée.

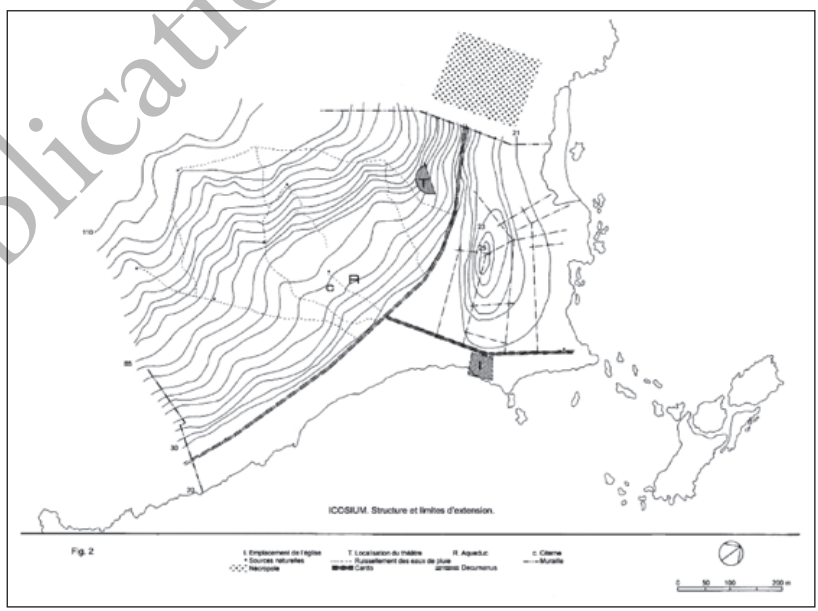
Le site d'Alger offrait, du côté de Bab al-Oued, une large plage abritée des vents d'ouest par l'avancée du massif de la Bouzaréah dans la mer, qui représentait un excellent mouillage pour les navires. De l'autre côté, la baie bien dégagée et ses quatre îlots proches du rivage offraient une position de repli idéale en cas d'attaque.

En 1940, la découverte archéologique d'un lot de 158 pièces de monnaie a révélé, gravé sur l'avers, le nom de ce comptoir, "Ikosim" (île aux Mouettes), tandis que la date de sa fondation, IVe siècle av. J.-C., fut attestée par la mise au jour de débris de céramiques retrouvés au fond d'un puits en 1952.

Avant l'arrivée des Romains, Ikosim fait partie du royaume maure de Bocchus et de ses successeurs, puis, après la pénétration romaine, du royaume de Juba II, vassal de Rome pour, en 43 ap. J.-C., être rattachée à la province de Maurétanie césarienne, prenant, sous l'empereur Vespasien, le nom d'Icosium.

Elle est citée par Ammien Marcellin, dans sa relation de la révolte du prince berbère Firmus, qui mit la ville à sac en 371-372 avant de la restituer, avec tout le butin, au général Théodose, envoyé par Rome.

Cette révolte constitue un épisode du schisme donatiste qui a profondément



Plan d'Icosium

Publication provisoire

marqué l'histoire du christianisme en Afrique et dont l'introduction à Icosium se situerait vers le IIIe ou IVe siècle. On connaît, en effet, au Ve siècle, trois de ses évêques, dont le plus célèbre, Crescens Episcopus Cositanus, participa à la conférence de Carthage en 411.

À cette époque, la ville, entourée d'une muraille fortifiée, occupait la partie basse du site, îlots compris, jusque vers Bab al-Oued. Les restes d'une nécropole romaine y ont été retrouvés, ainsi que les emplacements d'un théâtre romain, d'une église, de maisons, d'édifices thermaux. Des vestiges d'égouts et de voies romaines, cardo et decumanus, ont aussi été exhumés.

Les habitants d'Icosium vivaient des produits de l'agriculture et de l'élevage qu'ils tiraient des fertiles collines et plaines environnantes du Sahel et de la Mitidja. Ils fournissaient probablement du blé et de l'huile à Rome.

L'invasion vandale, de 430 à 530, entraîne la destruction du rempart romain d'Icosium. Elle est suivie par l'occupation byzantine de 533 à 649.

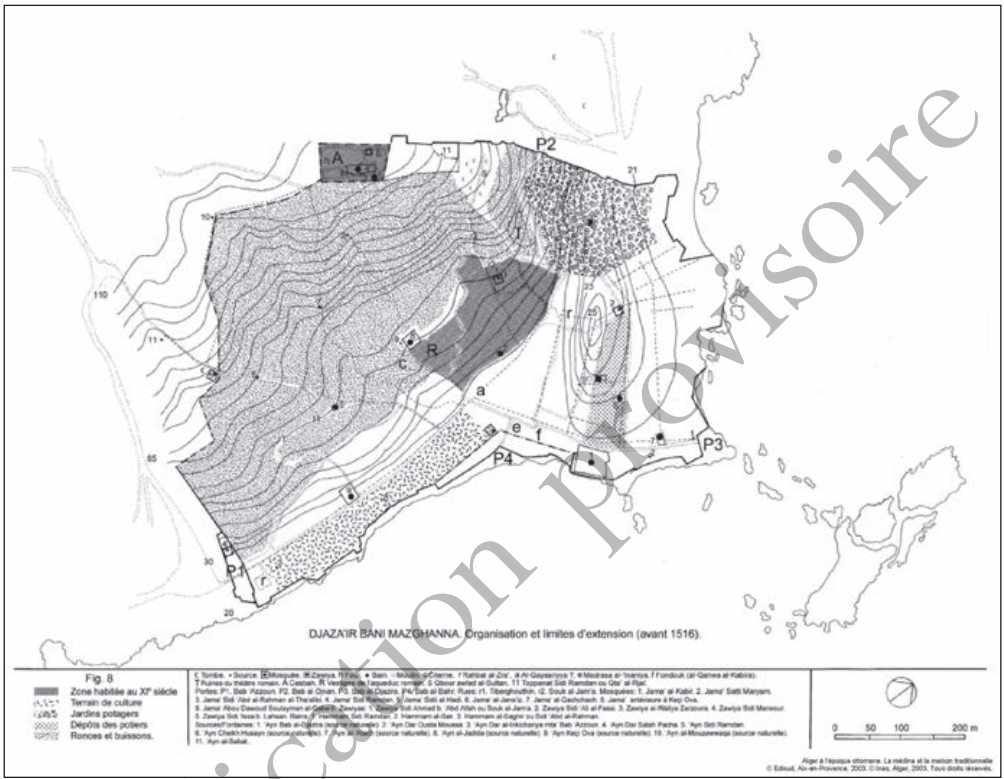
Après cette date, la ville connaît une longue période de silence. Le site n'a plus porté qu'un habitat léger ou considérablement réduit pendant deux siècles et demi, jusqu'à sa refondation, dans la seconde moitié du IVe/Xe siècle, par un prince de la dynastie berbère ziride, Bulughin ibn Ziri.

Après la conquête arabe, à la fin du Ier/VIe siècle, le Maghreb central est devenu une province de l'Empire musulman. Les tribus berbères islamisées des Sanhadja du Maghreb central sont sous le commandement du prince berbère, Ziri ben Menad installé à Achir, sa capitale, située près de Médéa. Son fils, Bulughin, grand guerrier, fonde trois villes sur un axe stratégique les reliant à Achir : Médéa, Miliana et Djazaïr Beni-Mezghenna, l'Alger actuelle. Il donnera ce nom à la ville en référence aux îlots tout proches (Djazaïr, "les îles" en arabe) et à la tribu des Beni-Mezghenna, de la confédération des Sanhadja, qui y vivait sur les vestiges d'Icosium.

La ville est ressuscitée et se reconstruit à partir des matériaux provenant de ses propres ruines. Ibn Khaldoun situe sa refondation et son repeuplement autour de 338-348/950-960. La muraille antique est renforcée ou reconstruite ; le tracé de la ville reprend les principales voies romaines, bien que rétrécies et obéissant plus ou moins au plan orthogonal propre aux Romains.

C'est par les géographes et voyageurs de l'époque que nous sommes renseignés sur la vie économique, essentiellement agraire, de Djazaïr Beni-Mezghenna. Ibn Hawqal, le premier, met l'accent sur les activités du port, parle d'exportations "de beurre, miel, figues et autres fruits". Au Ve/XIe siècle, al-Bakri parle de relations importantes avec la côte espagnole, et au VIe/XIIe, al-Idrissi évoque un "commerce florissant", qui s'est étendu au froment, à l'orge et au bétail. Au VIIe/XIIIe, al-Djazaïr est signalée sur les cartes géographiques, signe de l'importance prise par le port et la ville qui échangent "peaux, laine, huile contre draps et tissus européens".

Publication provisoire



Plan de Djazaïr Beni Mezghenna

De nombreux bazars, le long de trois ou quatre rues principales aux activités spécialisées, constituent le premier noyau commercial et urbain qui va se développer au fil des siècles.

La vie religieuse se concentre autour de deux établissements principaux, encore debout aujourd'hui : la Grande Mosquée, construite sous la dynastie berbère des Almoravides, en 490/1097, et la mosquée Sidi-Ramdane avec sa *madrasa* (école).

De cette époque date le premier système défensif de la ville. Si, aux IVe/Xe et Ve/XIe siècles, les îlots servent encore de refuge, au IXe/XVe siècle, Léon l'Africain, peu avant l'arrivée des Ottomans, peut parler de "murailles très belles et très solides faites de grosses pierres".

On signale déjà, dans le mur d'enceinte, les quatre portes que l'on retrouvera sous les Ottomans, à l'exception de Bab al-Djadid, ajoutée ultérieurement. L'ancienne Citadelle surplombant la médina, al-Qasba al-Qadima, se trouvait trois cents mètres plus bas que l'actuelle. Elle remonterait à la dynastie almohade

Publication Provisoire

(544-647/1150-1250), connue pour son architecture militaire.
De nombreuses sources d'eau ont permis la construction de hammams, généralement accolés aux mosquées, comme Hammam Sidna, que l'on peut encore voir aujourd'hui.
Les habitations, quant à elles, commencent à gravir les premières pentes du site, se répartissant de part et d'autre des dépressions causées par le ruissellement des eaux de pluie qui servaient de lieux de passage.
Sur le plan politico-militaire, l'histoire de la ville va rejoindre celle du Maghreb central.
Deux dynasties berbères réussiront de courtes tentatives d'unification territoriale. Les Almoravides, partis du Maghreb extrême, se rendront maîtres, sous la conduite de leur chef, Youssef ibn Tachfin, d'un immense empire englobant tout le Maghreb et l'Espagne. Alger tombera en 474/1082. Les Almohades, avec à leur tête Abdelmoumen, reprendront toutes les possessions des Almoravides, dont Alger à partir de 546/1152 et jusque vers le milieu du VIIe/XIIIe siècle.
Les trois dynasties suivantes, les Hafsides de Tunis, les Abdalwadides de Tlemcen et les Mérinides de Fès, verront leur pouvoir s'affaiblir progressivement, au détriment les unes des autres, leurs territoires s'amputant respectivement. La ville subit les vicissitudes de ces querelles et des occupations diverses.
À partir de 909/1504, les offensives espagnoles et portugaises, véritable croisade africaine, se renforcent, menant à l'occupation des ports maghrébins aménagés en places fortes avec garnisons. Oran est livrée en 914/1509, Béjaia, berceau de la piraterie, tombe en 915/1510.
Après la prise de cette ville, les gouvernants d'al-Djazaïr se hâtent d'y envoyer une délégation pour faire acte de soumission au souverain espagnol. Celui-ci impose au sultan de la ville, le cheikh Salim Toumi, de lui livrer un des îlots du port sur lequel il édifie la forteresse du Peñon (le rocher) chargée de contrôler les mouvements des navires et de surveiller la ville. En 921/1516, après la mort de Ferdinand de Castille, les notables d'al-Djazaïr se considèrent comme libérés de leur serment à l'égard du nouveau souverain espagnol et font appel aux frères Barberousse.
Ces corsaires, originaires de l'île de Metelin (Lesbos), s'étaient rendus célèbres en aidant les Andalous qui fuyaient l'Inquisition espagnole à rejoindre les villes du littoral maghrébin pour y trouver refuge. C'est à ce titre de champions de l'islam contre la chrétienté que les habitants d'al-Djazaïr firent appel à eux pour les délivrer de l'emprise espagnole.
La première tentative d'Aroudj, un des deux frères Barberousse, pour reprendre le Peñon est un échec. Transgressant les accords avec les notables d'al-Djazaïr, il fait assassiner leur chef et se proclame sultan de la ville. Appelé à intervenir à Tlemcen, il est battu et tué en 923/1518 après s'être emparé des villes du Maghreb central, laissant à son frère, Khair-Eddine, le noyau d'un empire.
Celui-ci prend sa suite, mais l'ère des initiatives individuelles est révolue. Il recherchera la protection du sultan de l'Empire musulman turc, Sélim Ier,

Publication provisoire

qui accepte avec empressement, lui envoie 6000 hommes avec artillerie et lui octroie le titre de pacha et de beylerbey. Al-Djazaïr devient la première ville vassale de l'Empire ottoman au Maghreb, la Régence.

Avec l'avènement de la Régence ottomane d'Alger par Khair-Eddine, les bases d'une nouvelle organisation sont posées. État-gendarme, doté d'une sorte de constitution militaire, ses structures politiques et administratives ne varieront que très peu jusqu'en 1830. Au sommet, se trouvent les beylerbeys jusqu'en 994/1586, puis les pachas triennaux jusqu'en 1069/1659 (trente pachas), les aghas jusqu'en 1081/1671, puis les deys jusqu'en 1232/1817. Ils sont assistés par un Conseil ou Diwan, formés d'officiers ou dignitaires de l'armée, dont les membres sont désignés par eux. La région d'Alger est sous l'autorité directe du dey : c'est le Dar al-Soltane. Le pays est divisé en trois provinces ou beyliks, beylik d'Oran à l'ouest, de Médéa au centre et de Constantine à l'est, avec à leurs têtes, un bey nommé par le dey.

Les deux autres forces de la Régence sont la milice militaire des janissaires ou Odjak, et la confédération des corsaires ou Taïfa des Raïs. Ils sont tous deux les soutiens du nouvel État.

Être janissaire était un grand honneur. Ils bénéficiaient de nombreux avantages, achetant leurs produits alimentaires à des tarifs inférieurs à celui fixé pour la population. Ils logeaient dans huit casernes construites sur le type de la maison traditionnelle. Ils accomplissaient leur service selon le rythme de la vie en garnison, puis dans des camps mobiles pour collecter les impôts. Ils représentaient le pilier essentiel du pouvoir, ne souffrant pas le moindre retard dans le paiement de leurs soldes, se révoltant fréquemment et n'hésitant pas à recourir à la plus grande violence.

La Taïfa des Raïs constitue le troisième pouvoir. Le port d'al-Djazaïr était déjà anciennement un repaire propice aux navires corsaires musulmans. Il comptait parmi les places où les prieurs de l'ordre de la Merci rachetaient, depuis le VIe/XIIe siècle, les captifs chrétiens pris lors des combats. Ibn Khaldoun écrivait déjà en parlant des premiers corsaires : "Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et îles habitées par les Francs, ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main. Ils attaquent aussi les navires des Infidèles, rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers. De cette manière, les ports se remplissent de captifs : les rues retentissent du bruit de leurs chaînes."

Al-Djazaïr n'est pas la seule ville de course en Méditerranée. Surtout, celle-ci n'est pas une invention musulmane ou algéroise. C'est une pratique courante en Méditerranée, créée par les Européens eux-mêmes : Rhodes, puis Malte avec les Chevaliers de Saint-Jean, La Valette, Palerme, Messine poursuivaient et rançonnaient les bateaux musulmans au nom de la religion. Les Raïs combattaient, au nom de l'État, pour protéger les navires musulmans et en particulier ceux des Andalous expulsés d'Andalousie. En 935/1529, Khair-Eddine réussira à débarrasser les Algérois des Espagnols

Publication provisoire

installés dans la forteresse du Peñon, "cette épine plantée dans leur cœur". Il commence à aménager le port par la construction, à partir des matériaux du Peñon détruit, d'une jetée reliant la ville aux îlots. Cet abri sûr derrière ce môle va doter la ville du port qui fera sa notoriété.

Alger devient alors la cible privilégiée des attaques espagnoles. En 947/1541, Charles-Quint, irrité par les incursions des redoutables corsaires d'al-Djazaïr, se présente à l'embouchure de l'oued al-Harrach, non loin de la ville, avec 516 navires et 40000 hommes. En raison d'une violente tempête, l'opération tourne au désastre et les Espagnols perdent le tiers de leurs moyens matériels et humains.

Les bénéfices de la Course réalisés par les Raïs, chefs corsaires, sont considérables et la ville entière en vit. "Tout Alger", note H. de Grammont, qui séjourne dans cette ville, "se mêlait à la Course. Les grands étaient armateurs, les petits marchands et les baldis [citadins] se cotisaient pour acheter et équiper un navire ; les femmes elles-mêmes vendaient leurs bijoux pour prendre part à cette fructueuse opération".

Haëdo raconte : "La société des corsaires où figuraient de nombreux renégats, c'est-à-dire des chrétiens convertis, les Turcs de profession", était caractérisée par son cosmopolitisme où Turcs et Kouloughlis (descendant de père turc et de mère autochtone) côtoient les Maures réfugiés d'al-Andalus, des juifs, des chrétiens, des Arabes et des Berbères autochtones, attirés par la manne corsaire.

Le XIe/XVIIe siècle apparaît comme l'âge d'or des corsaires algérois, de gloire et de prospérité pour Alger, ville-État invincible. Les nombreuses expéditions punitives contre Alger échouent.

La supériorité des corsaires d'Alger sur les navires chrétiens vient, d'après Haëdo, de l'adaptation des galères, galiotes et brigantins à la guerre de course et surtout à l'entraînement et à la discipline impitoyable des chiourmes. Équipés de navires plus grands et plus rapides, et surtout des fameux "vaisseaux ronds", les Raïs ne se contentent pas de la Méditerranée. Ils franchissent le détroit de Gibraltar et mènent des incursions jusqu'en Angleterre et en Islande. En 1024/1616, Mourad Raïs en ramena un riche butin et 400 captifs. Pendant la guerre contre la France (1039-1043/1630-1634), les corsaires algériens s'emparent de 80 navires et font plus de 1300 captifs.

Alger, dans cette conjoncture, devient une grande métropole méditerranéenne dont la population dépasse les cent mille habitants, sans compter les milliers de captifs. On en a compté jusqu'à vingt-cinq mille. La ville s'agrandit, se dote de nombreuses mosquées et de maisons de maître, particulièrement dans son Fahs ou campagne alentour, dans lesquelles l'ameublement et la décoration constituent un véritable patchwork : faïences de Delft, marbres d'Italie, verreries de Bohême, glaces de Venise, pendules d'Angleterre, mais aussi les armes, les tapis et cuivres locaux, ainsi que les broderies de soie sur étamine ou toile.

Publication provisoire

III.1 ALGER

III.1.a Musée national des antiquités et des arts islamiques

177, avenue Krim-Belkacem. Parc de la Liberté, au carrefour de l'avenue Krim-Belkacem et de l'avenue Franklin-Roosevelt. Tel : 021-68-11-29. Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Entrée payante.

C'est le plus ancien musée d'Afrique. En 1835, cinq ans après le début de l'occupation française, le maréchal Clauzel, gouverneur général de l'Algérie, décide la création d'un musée, qui rassemble dès 1838 les premières pièces antiques et quelques objets d'art ottoman de provenance algéroise. Le musée occupera jusqu'en 1896 différents endroits de la Basse Casbah, avant de se fixer dans un beau parc du quartier Mustapha-Pacha, sur les hauteurs d'Alger (aujourd'hui parc de la Liberté) où il est inauguré officiellement en 1897.

Le musée comprend deux bâtisses distinctes : l'une abrite la collection d'antiquités, l'autre, inaugurée récemment (mai 2003), la collection d'art islamique. Les objets exposés permettent de parcourir l'histoire de l'Algérie depuis l'époque libyco-punique ou protohistorique jusqu'au XXe siècle.

Après avoir franchi le grand portail d'entrée du parc, longer le mur à droite où l'on peut déjà voir, scellées dans le mur extérieur du musée, des stèles et pierres gravées de lettres libyques (alphabet des premiers royaumes berbères), puniques ou romaines remontant à la première antiquité de l'Algérie. Sur la droite, se trouve l'entrée de la première bâtisse, celle du fonds antique.

Celui-ci est très riche et se répartit dans plusieurs salles consacrées à la sculpture, aux mosaïques, bronzes et marbres provenant des nombreux sites antiques répartis sur toute l'Algérie, Djemila, Tipaza, Timgad, Hippone.

La première salle est celle dite des rites païens, témoins des plus anciennes religions connues au Maghreb.

La salle principale ou salle des marbres contient des sculptures, copies d'œuvres grecques depuis Phidias (Ve siècle av. J.-C.) et des œuvres romaines (Ier et IIIe siècle ap. J.-C.). La plupart proviennent de Cherchel, capitale du roi artiste Juba II.

La visite de la première bâtisse se termine par la cour intérieure du musée, où l'on peut voir des inscriptions dédicatoires ou funéraires de différentes époques : des moulages de la période antique, mais aussi de nombreux fragments d'architecture d'époque islamique ainsi que des inscriptions et stèles funéraires d'époque ottomane.

La deuxième bâtisse se trouve, en revenant sur ses pas, à gauche après l'entrée du parc. Les salles se trouvent au premier étage. On y accède avec le même ticket d'entrée.

Les collections d'art musulman se sont constituées à partir du premier fonds de 1854 d'objets algériens et orientaux et se sont progressivement enrichies de pièces mises au jour à la faveur des fouilles archéologiques réalisées dans le pays. Cette partie islamique se veut le reflet de l'histoire des dynasties qui se sont succédé en Algérie.

Publication provisoire

On y trouve d'abord les fragments de plâtre sculpté de Sédrata (Isedraten), premier royaume islamique fondé en Algérie, celui des Rostémides (IVe/Xe siècle).

Le premier fragment de frise sculpté de *timchent* à décor épigraphique, géométrique et floral comporte trois registres séparés par trois cadres. Le décor épigraphique qui meuble le premier registre porte en inscription la formule *baraka*, bénédiction, répétée trois fois en beaux caractères arabes coufiques. Le deuxième est formé d'un bandeau de losanges ajourés formant treillis. Le troisième, dont il ne reste presque rien, devait présenter un décor floral.

Le deuxième panneau, fragment d'un revêtement mural en *timchent*, est sculpté, lui aussi, d'un décor floral réparti sur trois registres séparés par des cadres formés de filets plats, eux-mêmes séparés par un grènetis. Dans le registre inférieur, quatre colonnes portent des arcs en forme de rosaces composées de neuf feuilles de palmiers arrondies et évidées, ornées d'alvéoles, et d'une succession de petits enroulements dérivés de la feuille d'acanthe. À chacun de ces enroulements correspond un des boudins dont l'arc est orné. Le deuxième registre est constitué de feuilles de vigne attachées à leurs tiges par de larges pédoncules perforés se recourbant en crochets et en anneaux. Au-dessus, des feuilles stylisées s'étendaient jusqu'au registre supérieur, dont il ne reste qu'un fragment.

Le troisième objet en *timchent* est une sorte de niche ou cul-de-four de plan rectangulaire à fond arrondi et surmonté d'une demi-coupole aplatie qu'ornent des nervures terminées par des alvéoles. La baie de façade, sculptée en faible relief, est ornée de festons, de losanges et de cercles, tandis que les écoinçons sont meublés de médaillons à rosaces cernés de part et d'autre par des feuilles stylisées. La baie s'inscrit dans un double encadrement : le premier formé d'une bande de treillis losangé, le second d'une étroite bande ajourée. Le décor de ce panneau évoque celui que les Romains et les Byzantins du Maghreb sculptaient sur des reliquaires en terre, des éléments architecturaux, des autels… attestant par là la continuité du répertoire ornemental. Cette niche était aménagée dans l'angle du mur à une certaine hauteur au-dessus du sol pour aider à supporter le toit en forme de berceau.

On verra ensuite les sculptures sur plâtre ou marbre de la Qalaa des Beni Hammad

Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Publication provisoire

Alger

Fragment de timchent, baraka, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

(royaume des Hammadides, V^e^/XIe siècle), comme ce lion assis en marbre gris sculpté et taillé, les chaires des mosquées almoravides d'Alger et de Nédroma (V^e^/ XIe siècle) ainsi que des inscriptions coufiques sur bois ou pierre datant de la même époque.

Une attention particulière sera réservée au *minbar* de la Grande Mosquée d'Alger, daté de 490/1097 et portant une décoration florale : contemporain de Youssef ibn Tachfin, c'est le plus ancien meuble religieux en Algérie. On remarquera aussi le moulage du *mihrab* de la mosquée Sidi Bel-Hassen de Tlemcen (VIIe/XIIIe siècle). L'arrivée des Andalous est attestée par les nombreuses céramiques à entrelacs géométriques et floraux qui se retrouvent sur tout le littoral méditerranéen, du Maroc à la Tunisie, témoin de leur installation et d'une évolution vers un art islamique de plus en plus raffiné.

Fragment de timchent, décor floral, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Quelques pièces d'origine orientale permettent d'utiles corrélations avec l'évolution de l'art dans les contrées éloignées de l'islam. Ainsi, l'art mobilier du Maghreb est largement représenté : le Maroc, avec des tapis de Rabat, du Haut et Moyen Atlas, des broderies de Fès, des cuivres ciselés ; la Tunisie par des tapis de Kairouan, des faïences de Nabeul. L'Orient est évoqué avec l'art syro-égyptien : lampes de mosquée, verreries, plats des Xe/XVIe et XIe/XVIIe siècles, bronzes et cuivres de Damas.

Enfin, des vitrines renferment des broderies algériennes d'époque ottomane : rideaux, écharpes, ceintures brodées de fil d'or et d'argent et couvertes de paillettes. Durant la Régence, les Algérois se sont effectivement acquis une réputation d'excellents brodeurs, les hommes sur cuir et velours, les femmes sur soie, étamine et laine, une technique importée par les Turcs et que l'on retrouvera dans tous les pays sous tutelle ottomane. Des miniatures et des manuscrits viennent compléter ces ensembles, de même qu'une riche collection numismatique.

Publication provisoire

Niche en timchent, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

LE PARC

Après la visite du musée, on pourra voir au fond du jardin, à gauche, la maison de style mauresque et le kiosque du même style ombragés par de vieux et magnifiques arbres méditerranéens dont un caoutchouc aux racines apparentes. Au fond du parc, on peut jouir d'une vue assez dégagée sur la baie d'Alger.

Si l'on dispose d'un peu plus de temps, entreprendre la traversée du parc en empruntant les chemins qui descendent vers les étages inférieurs du jardin pour y admirer les nombreuses variétés de plantes qui s'y épanouissent. À mi-descente, se trouve un plan d'eau où s'épanouissent de beaux massifs de bambou. Enfin, en empruntant le double escalier monumental, on aboutit sur la rue Didouche-Mourad, au niveau du quartier de la basilique du Sacré-Cœur. Entre les deux volées de marches, une pièce d'eau ornementale est surmontée de la stèle commémorative de l'inauguration du parc portant le nom de son fondateur, Charles de Galland, maire d'Alger de 1910 à 1915.

Minbar de Djamaa al-Kabir, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Publication provisoire

Alger

LA MEDINA : LA HAUTE CASBAH

Farida Benouis

La médina, ou vieille ville, ou encore Casbah, est le centre historique d'Alger. Elle se divise en deux parties bien distinctes et qui coïncident avec les deux zones topographiques du site : la Basse Casbah ou wata *(la plaine), la Haute Casbah ou* djebel *(la colline).*
Pour des raisons de commodité, la visite se fait en commençant par la partie haute.

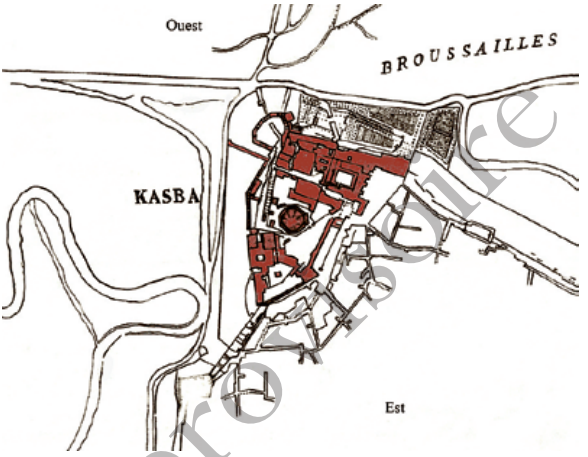
C'est la partie de la médina la mieux conservée car, contrairement à la partie basse, elle n'a pas subi de grands plans de restructuration et de démolition de la part des autorités françaises d'occupation. La médina ne déroge pas au premier caractère permanent de l'urbanisme en pays musulman, à savoir la séparation entre quartiers commerciaux et résidentiels. Les habitations, 6800 recensées au moment de l'occupation française en 1830, serrées les unes contre les autres, situées à l'écart des voies de circulation, ne sont accessibles que par un réseau de rues étroites et tortueuses dans un tissu urbain très dense. On y distingue deux rues principales et continues qui suivent la pente générale jusqu'au bas de la ville, des ruelles secondaires et un grand nombre d'impasses souvent privatisées de fait par consentement entre voisins.
Le deuxième aspect est l'organisation en quartiers qui s'exprime par l'existence, au sein de la médina ou dans un quartier limitrophe, de tous les éléments nécessaires à la vie quotidienne du citadin : la mosquée, l'école coranique ou *madrasa*, le hammam, le four, la fontaine publique, les boutiques permettant de s'approvisionner sans avoir à descendre au centre. On comptait à Alger, à l'époque ottomane, vingt-cinq bains, vingt-huit fours, cinquante fontaines et une centaine de mosquées. Beaucoup de ces dernières ont disparu avec la colonisation ; il en reste actuellement une dizaine, tandis que la modernisation a entraîné la disparition d'un bon nombre des autres.
Ces constructions servaient souvent à nommer les rues où elles se situaient (par exemple, Zanqat Sidi Ramdane). Certaines de ces rues sont partiellement ou totalement couvertes par les constructions ou des voûtes auxquelles on donne le nom de *sabbat* ou passage couvert. À l'époque ottomane, les rues étaient délimitées par des portes qui se fermaient la nuit pour des raisons de sécurité.
Le quartier se définissait donc comme un ensemble de maisons, structuré par des rues, fermé par des portes et doté des organes nécessaires à son bon fonctionnement. Il pouvait aussi résulter de groupements tribaux, professionnels ou communautaires comme Houmat Salwi (quartier de Salé) ou Zanqat Djraba (rue de Djerba). Les Andalous, malgré leur forte concentration, n'ont pas eu de quartier à leur nom. Ils semblent s'être disséminés le long de différentes rues. La population juive était concentrée sur trois puis deux quartiers. Il n'existait pas non plus de quartiers réservés aux classes supérieures.
Il est difficile de distinguer, par l'apparence extérieure de l'habitation, son appartenance à une famille riche ou pauvre. L'unité architecturale est garantie par l'homogénéité des formes de l'habitat. Elle donne à la ville l'apparence d'une agglomération d'éléments de formes régulières, de grandeur variable et se combinant les unes aux autres.
Pour des raisons évidentes de sécurité, c'est dans cette partie haute de la ville qu'on trouve la Citadelle ou Casbah, forteresse qui a donné son nom à la médina.

Publication provisoire

III.1.b **La Citadelle et le palais du Dey**

Boulevard Hahad-Abderazak.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilité de visite guidée. Entrée payante.

Située à 118 mètres au-dessus du niveau de la mer, la Citadelle domine la médina et le port. Elle a une forme générale de triangle grossier de 530 mètres de périmètre, déformé par la saillie d'un bastion arrondi protégeant le côté sud-est de la ville. Deux de ses murs sont la continuation du rempart qui enserre la ville tandis que le troisième l'en sépare. C'est là que se trouve la porte. La Citadelle est donc incluse dans le rempart global d'Alger.
Sa construction fut ordonnée par Aroudj en 921/1516, en remplacement de l'ancienne Citadelle située 300 mètres plus bas, et achevée en 998/1590. À l'origine, elle se présente comme un fort militaire abritant la plus importante caserne de janissaires de la ville, qui en comptait sept autres. On y trouvait, outre les logements des 59 janissaires, ou trois *soffras* (escouades), des magasins, des ateliers, une mosquée et une poudrière. Elle abrite jusqu'en 1232/1817 le quartier général de la milice des janissaires. Très étendue, ses structures initiales de caserne en font une forteresse avec deux étages de batteries.
En 1232/1817, le dey Ali Khodja décide d'y transférer sa résidence, initialement située dans la partie basse de la médina, afin de se mettre à l'abri des perturbations provoquées par des janissaires toujours prompts à s'en prendre à la vie des deys. Dans cet objectif, il y fait aménager une porte fortifiée surmontée d'une batterie – ce qui lui permet en même temps, en s'éloignant du rivage, de se mettre hors de portée des bombardements venant de la mer.
En 1234/1819, son successeur, Hussein Dey, continue les aménagements qui



Plan de la Citadelle d'Alger, Devoulx

La Citadelle

Publication provisoire

Alger

Le dey Hussein, lithographie, Wolfgang Matth

transforment la forteresse en résidence gouvernementale. Elle devient le siège de l'administration, de la justice et des finances de la Régence : on y trouve la salle de réunion du Diwan, ou Conseil, la salle d'audience et de justice, les appartements du ministre des finances et ceux de l'agha, chef des janissaires. La Citadelle comprend aussi le palais du Dey, avec ses appartements privés, une aile réservée aux femmes ou harem, la salle du trésor, la mosquée du Dey, le hammam, les cuisines. Des dépendances consistaient en entrepôts, écuries, salle d'armes, deux jardins (un d'hiver et un d'été) et un parc à autruches.

Aujourd'hui, l'ensemble est coupé en deux par une voie à grande circulation. Après avoir franchi le portail actuel, on se retrouve dans une cour occupée principalement par la poudrière. Celle-ci, de 25 mètres de diamètre, servait à la fabrication du salpêtre. Par sa forme octogonale, elle est un spécimen original d'architecture, à rapprocher de la forteresse de Tamentefoust, à l'est d'Alger.

Sur la gauche, on peut voir des pièces qui sont d'anciennes casemates. Au fond, s'élève un haut édifice : le palais des Beys. Il hébergeait les beys qui venaient régulièrement remettre au dey le fruit de la collecte des impôts de chacun des beyliks. Sous ce palais, face à l'entrée, se trouve le pavillon de repos des femmes.

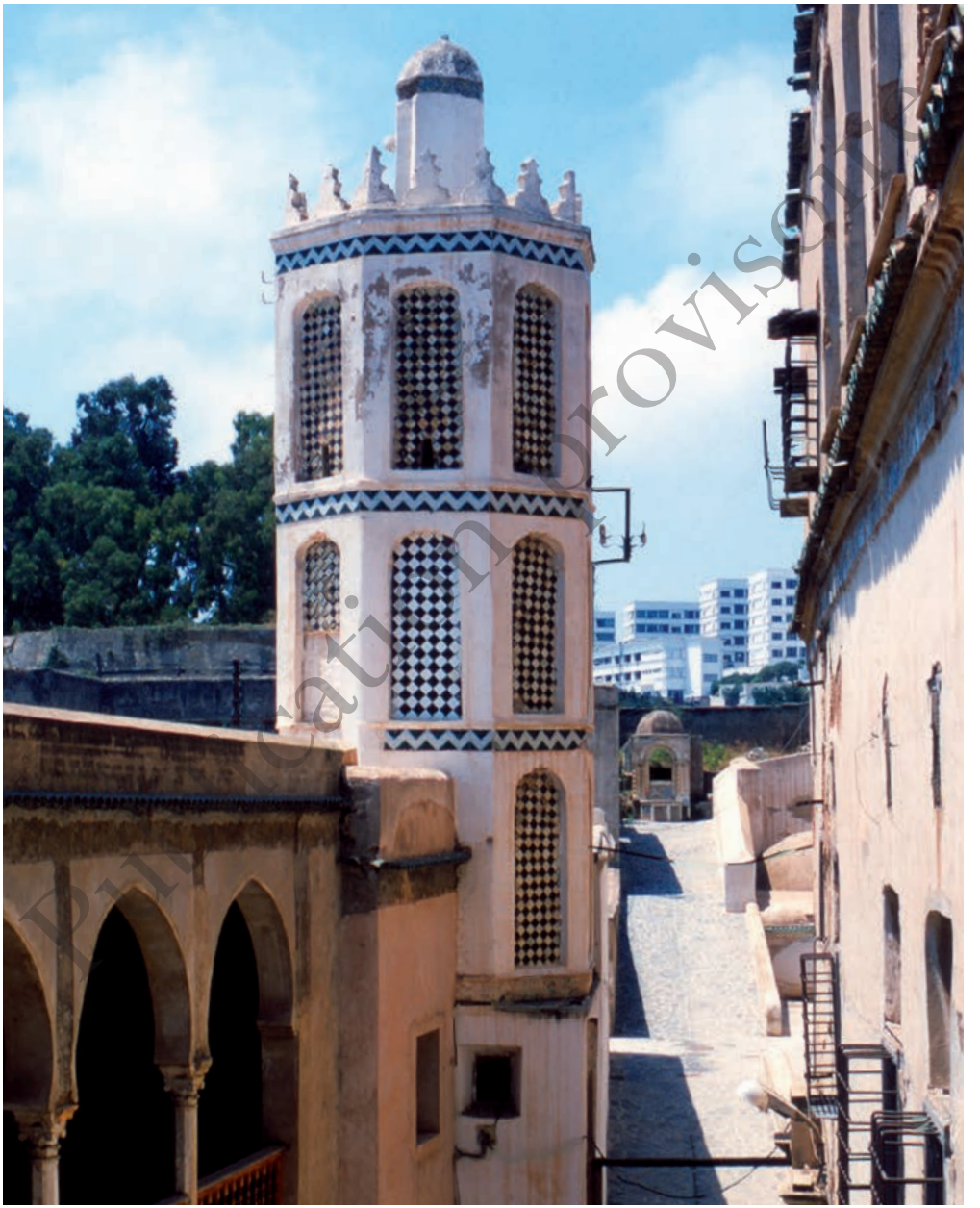
En gravissant la pente qui le longe, on accède au chemin de ronde, percé d'embrasures, qui domine la ville. À son extrémité, après être passé au-dessus de la voie à grande circulation, on aboutit au premier étage du palais du Dey dont on domine la cour ou *wast al-dar*. Celle-ci, de 18 mètres sur 10, est entourée de galeries soutenues par des colonnes derrière lesquelles s'ouvrent les chambres. C'est dans cette cour que s'effectuait le paiement des janissaires, et que justice était rendue. Elle fut le théâtre de nombreuses manifestations de violence.

Sur un des côtés de la galerie, on aperçoit, au deuxième étage, une construction de bois faisant saillie. C'est là, semble-t-il, que se passa la scène du coup d'éventail qui déclencha l'expédition française contre Alger et que Hussein Dey assista à l'arrivée de la flotte française, le 13 juin 1830.

Après avoir traversé la cour du palais, par un corridor, on arrive à la partie abritant les deux mosquées de la Citadelle. Sur la gauche, la première mosquée est celle des Janissaires qui logeaient dans la Citadelle avant que celle-ci ne devienne résidence gouvernementale. Son minaret, court, présente trois étages ornés de six niches

Publication provisoire

Mosquée du Palais du Dey, la Citadelle



Publication provisoire

Mosquée Sidi Ramdane

en forme d'arc et décorées de carreaux de céramique. Il est surmonté d'un lanternon arrondi.
Sur la droite, la deuxième mosquée est celle du Dey. Sa salle de prière est ornée d'un portique de colonnes de marbre supportant une coupole octogonale. Son minaret domine l'ensemble des bâtiments de la Citadelle.
En dépassant les mosquées, on accède par une pente un peu raide à la terrasse du bastion qui fait saillie dans le rempart. Il présente dix embrasures orientées vers les terres.

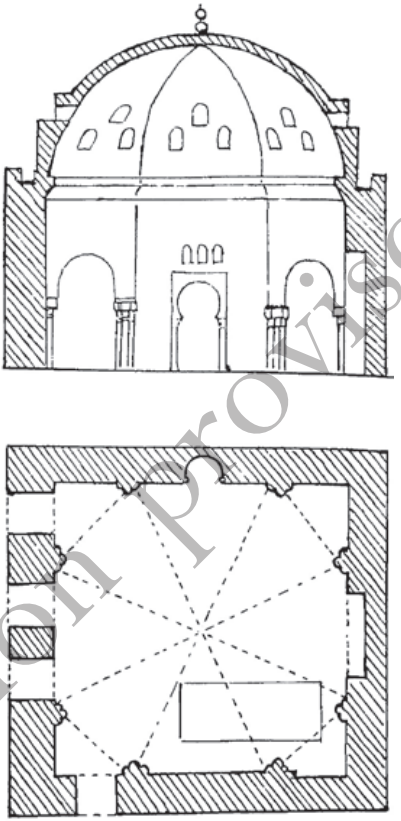
III.1.c **Mosquée Sidi Ramdane**

En sortant de la Citadelle, descendre le boulevard Hahad-Abderazzak. Contourner le pan du rempart et prendre, après la traversée du boulevard de la Victoire, sur le trottoir d'en face, la rue Sidi-Driss. Prendre ensuite la troisième rue à gauche, rue Sidi-Ramdane, jusqu'au mur de la mosquée, reconnaissable à la fontaine qui lui est accolée. L'entrée de la mosquée se trouve sur le mur de gauche.

Son édification est antérieure à l'arrivée des Ottomans à al-Djazaïr. Elle se trouvait à proximité de l'ancienne Casbah de l'époque berbère, qui se situait 300 mètres plus bas que la forteresse ottomane ; pour cela, on l'a longtemps appelée Djamaa al-Qasba al-Qadima ou mosquée de la Vieille Casbah.
Sa salle de prière, très simple, témoigne de la sévérité rudimentaire des premières mosquées maghrébines. 18 colonnes de pierre dépourvues d'ornements forment 3 nefs de 3 mètres de largeur et 9 travées. Ces travées sont recouvertes de 9 toits en fermettes, typiques des mosquées d'époque berbère, que l'on retrouve à la Grande Mosquée. Ces toits à doubles versants sont recouverts de tuiles. Il est à noter que les colonnes sont d'époque postérieure à la construction de l'édifice. Le *mihrab*, réduit à sa plus simple expression, se trouve dans le mur de gauche de la première allée. Cette disposition est celle des mosquées arabes, dans le sillage de la Grande Mosquée de Cordoue.
Sur les trois côtés de la salle de prière, on note la présence, au premier étage, de tribunes, réservées aux femmes, auxquelles

Publication provisoire

on accède par un escalier rudimentaire se trouvant à droite de l'entrée.
Le minaret, de plan carré, est peu élevé ; il présente quelques découpes dans la maçonnerie.
La dépouille de Sidi Ramdane, le saint personnage à qui est dédié ce temple d'un archaïsme touchant, se trouve dans une petite pièce indépendante et attenante à la mosquée.



Mausolée Sidi Abderahmane, plan

III.1.d **Mausolée Sidi Abderrahmane**

En empruntant des escaliers, à droite, on retrouve la rue Sidi-Driss. La descendre jusqu'au croisement avec la rue Ben-Cheneb. Le mausolée se trouve sur la gauche, au n° 45.

Sidi Abderrahmane est le saint patron d'Alger. Il est né en 784/1383 à Alger ou dans ses environs et est issu de la tribu des Thaaliba. À l'âge de seize ans, il quitte la ville pour entreprendre un long voyage d'études qui le mènera à Béjaïa, Tunis et La Mecque, dernière étape de son périple d'études et de piété. De retour à Alger après vingt années d'absence, il partage sa vie entre l'écriture de pas moins de trente ouvrages, l'enseignement des sciences religieuses et la dévotion. Il fait l'unanimité, auprès de ses contemporains comme auprès des générations suivantes, par son savoir inépuisable, sa vie exemplaire et la bénédiction, la *baraka*, que sa présence apporte à la ville d'al-Djazaïr qui en fait son saint protecteur. Il est l'archétype de cette lignée de mystiques qui, animés d'une foi passionnée, d'une grande culture et d'une profonde vertu, suscitent la vénération de tous. Ainsi naît le culte des saints qui se généralise au Maghreb, répondant aux aspirations profondes, de la part des masses populaires, d'intercession auprès de Dieu.

À sa mort, en 875/1471, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sa dépouille est déposée au-dessus de la porte de Bab al-Oued, à mi-hauteur de la colline d'Alger.
En 1019/1611, soit cent quarante années après sa mort, sa gloire ne cessant de grandir, on construisit un mausolée pour abriter sa sépulture.

Publication provisoire

Alger

Pour accéder à ce mausolée, on traverse, par un long escalier ombragé d'arbres centenaires, la nécropole qui s'est constituée autour du mausolée et qui renferme les tombeaux de personnages illustres. On y trouve, immédiatement à gauche de l'entrée, le tombeau de Ouali Daddah, autre saint, mort en 961/1554, dont la légende dit qu'il souleva la mer en la frappant avec son bâton, provoquant la tempête qui ruina la flotte de Charles-Quint.

En bas de l'escalier, juste avant d'accéder au cœur du mausolée, on trouvera le tombeau de Sidi Mansour, mort en 1074/1664, saint réputé pour ses miracles et dont on peut voir le cénotaphe à travers l'ouverture dans le mur. Face à ce tombeau, une autre nécropole abrite, contre le mur du fond, la tombe de Hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, inhumé en 1848, et enfin la *koubba* de Lalla Aïcha, fille de Sidi Abderrahmane.

L'entrée du mausolée lui-même est marquée par une porte à arc en plein cintre surmontée par une inscription à la gloire de l'*oukil* Abdelkader qui, en 1036/1627, édifia le monument. La première ligne dit : "Ceci est le tombeau de Sidi Abderrahmane."

Après le vestibule, on accède à la chambre funéraire où se trouve le tombeau recouvert de riches étoffes. La chambre funéraire, devenue mosquée, est une salle octogonale surmontée d'une coupole dont chaque pan est percé de trois ouvertures finement ajourées de motifs géométriques ou floraux.

Dans les angles formés par les pans de l'octogone, on observe les huit groupes de trois demi-colonnes en marbre, engagées dans les murs supportant la coupole. Les chapiteaux des colonnes sont des adaptations musulmanes des chapiteaux corinthiens à feuilles d'acanthe.

Encadré de deux colonnettes de marbre, le *mihrab*, ajouté vers 1107/1696, est richement orné de placages de faïences persanes rares à grand motif floral.

À la coupole sont suspendus des lustres de cristal et des étendards.

Le sanctuaire fait aussi office de nécropole. On y trouve les tombeaux de plusieurs pachas : Hassan Pacha, Mustapha Pacha et son fils Omar. Près du *mihrab* reposent la fille de Hassan Pacha et, au pied du tombeau, la dépouille du maître Boudjemaa, un érudit qui fut le professeur de Sidi Abderrahmane. Au-dessus de ces tombes, les murs présentent des inscriptions dans une élégante calligraphie blanche sur fond bleu. Une étroite galerie bordée par une balustrade de bois ouvragé d'arcs et de doubles colonnettes surmonte toute la salle.

Le mausolée devenant un lieu de pèlerinage, des lieux d'hébergement et des cuisines furent aménagés au fond du vestibule d'accès à la chambre funéraire. Ces pièces sont actuellement (2007) en cours de restauration.

L'ensemble de l'édifice est couronné par le minaret de plan carré ajouté lors de la transformation finale en mosquée en 1142/1730 et décoré de colonnettes et d'arcatures surmontées de bandeaux de faïences sur trois étages. Il constitue un lieu de ralliement pour la population d'Alger, le mausolée étant, aujourd'hui encore, un lieu extrêmement fréquenté, particulièrement lors des fêtes religieuses.

Publication provisoire

Alger

Mausolée
Sidi Abderahmane,
minaret

Publication

Alger

LA MEDINA : LA BASSE CASBAH

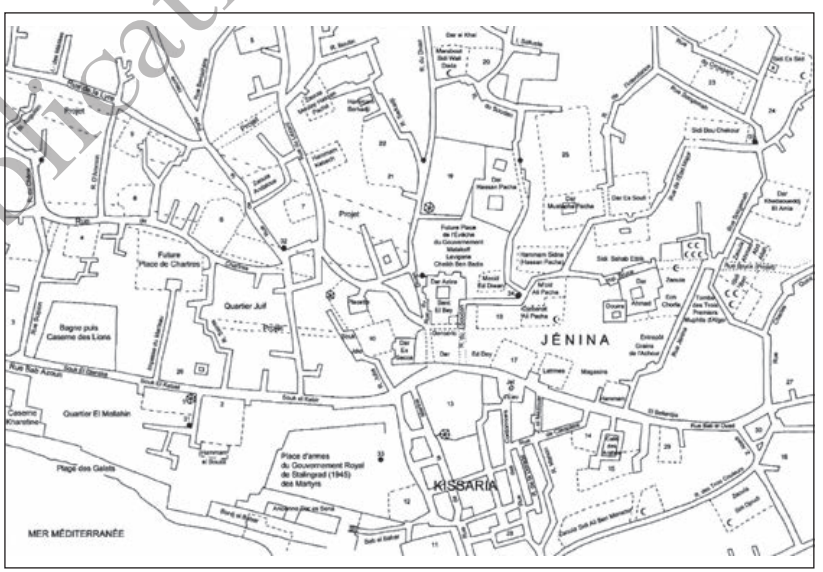
Farida Benouis

La partie basse de la médina, celle qui jouxte la mer, a fait l'objet d'un plan général de démolition affectant une surface de 17 hectares. L'actuelle place des Martyrs y fut aménagée, suivie de la double percée de l'avenue du 1er-Novembre. Toutes les habitations ont disparu, à l'exception de l'ensemble du Bastion 23, à l'extrémité est. Cette partie rassemblait les principales mosquées, sièges de la vie religieuse, culturelle et juridique de la ville, et fondement de la communauté en pays musulman. On en comptait sept à l'époque ottomane ; il en reste trois : Djamaa al-Kabir (la Grande Mosquée), Djamaa al-Djadid (la mosquée de la Pêcherie) et la mosquée Ali Bitchine.

Protégée par ses sanctuaires, Alger, comme toute ville musulmane, développait son grand souk avec ses nombreuses rues spécialisées autour de l'axe principal formé par les deux rues Bab-Azzoun et Bab al-Oued qui coupaient la ville de bout en bout. Cette zone, dont on a pu reconstituer le plan général, correspond actuellement à la place des Martyrs. On y a localisé une quinzaine de marchés sur la quarantaine que comptait la ville. On y trouvait la traditionnelle hiérarchisation des activités commerciales : les plus nobles, comme le sagha ou souk des orfèvres, la qissarya ou marché des produits importés, le ghazl ou marché des filés, se trouvaient tout près du centre ; les plus bruyants ou nauséabonds, comme les sabbaghin ou teinturiers, les sammarin ou forgerons, les shamma'in ou ciriers, étaient rejetés à la périphérie. Plus de cinquante corps de métier différents étaient représentés.

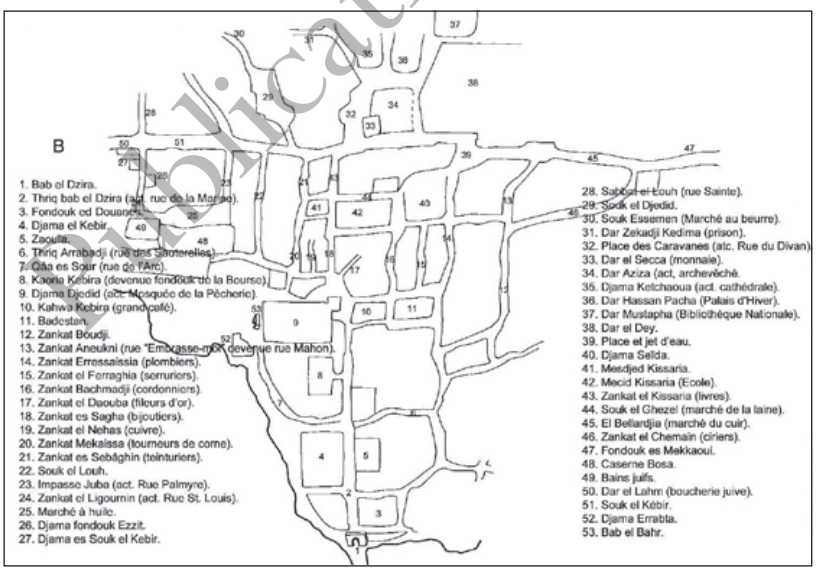
Jusqu'en 1232/1817, cette zone abritait aussi le siège du pouvoir politique : le

Plan de la Basse Casbah



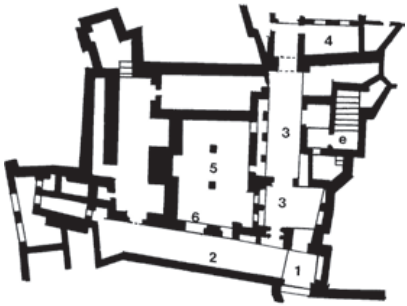
Publication provisoire

palais du Dey ou Dar al-Soltane, qui était en même temps le Dar al-Imara ou siège du gouvernement. Ce palais était intégré dans le complexe de la Djenina, dont il ne reste qu'une infime partie correspondant à l'édifice de Dar 'Aziza. Accolés à cet ensemble, on trouvait le boulouk bachi qui abritait les officiers de la milice turque, le Dar al-Sikka, où était frappée la monnaie, et le badestan, marché où étaient échangés les captifs et les prises de la Course. Au-dessus du port se trouvait le tarsana ou chantier de construction de la flotte de la Régence.
Dans cette partie de la ville à vocation commerciale, les matières premières et les denrées entraient et sortaient par les deux grandes portes, Bab-Azzoun et Bab al-Oued, aux extrémités des rues correspondantes. On y trouvait les fondouks – Fondouk Zit, al-Djadid, al-Azara – servant d'hôtels pour les voyageurs et d'entrepôts pour les marchandises. Alger en a compté jusqu'à vingt-cinq. À la périphérie de cette partie de la ville se situaient les huit casernes de janissaires regroupées près des portes. La Basse Casbah correspondait donc à un quartier très dynamique de rues-marchés dont le quadrillage reprenait, en gros, les voies de communication de la ville romaine d'Icosium. La ville ne comportait pas de grandes places ouvertes ; ce sont les mosquées et leurs cours qui servaient au rassemblement des citadins d'Alger. C'est aussi dans cette zone que les riches citadins et corsaires édifiaient leurs maisons (le Bastion 23, Dar Mustapha Pacha…).



Plan du Grand Souk de la Basse Casbah

Publication provisoire



Dar-Khdaouedj al-'Amia, plan du rez-de-chaussée
1 Entrée
2 Passage
3 Double sqifa
4 Dwira
5 Salle du musée
6 Djeb, citerne

III.1.e **Dar Khdaouedj al-'Amya et Musée national des arts et traditions populaires**

Reprendre la rue Sidi-Driss jusqu'à la rue Mohammed-Akli-Malek. Dar Khdaouedj al-'Amia abrite, au n° 5, le Musée national des arts et traditions populaires.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilité de visite guidée. Entrée payante.

Ce palais à trois niveaux a été construit sur une ancienne *zaouïa*, à la fin du IXe/XVe siècle, par le raïs Yahia. Elle fut ensuite la propriété du *khaznadji* ou ministre des finances du dey Mohammed ben Othman qui l'offrit à sa fille aveugle prénommée Khdaouedj. Les héritiers la vendirent à l'État colonial qui en fit le siège de la première mairie d'Alger puis l'habitation du président de la Cour d'appel. Précédemment, la résidence avait été louée par le marchand juif Bakri, ce qui explique la deuxième appellation. Elle devint ensuite le siège d'une Exposition des arts populaires, puis, à l'Indépendance, le Musée national des arts et traditions populaires.
Le palais est légèrement en hauteur par rapport à la rue. L'entrée présente deux axes. À gauche, un long couloir offre un passage qui devait mener à une autre entrée. Tout droit, on accède à une double *sqifa* : la première, presque carrée, précède la seconde, couverte de voûtes d'arêtes, longue et bordée de *doukkanas* ou banquettes en maçonnerie aménageant des niches individualisées par des triples colonnettes à chevrons, d'une très belle et très rare exécution.

Dar-Khdaouedj al-'Amia, triple colonnette à chevrons

Publication provisoire

Les banquettes sont surplombées par des arcs en accolade et tapissées de faïences tunisiennes.
Au fond de la *sqifa*, une porte ouvre sur la *dwira*, ou petite maison attenante, constituée de plusieurs pièces et d'un petit patio actuellement recouvert d'une verrière.
On accède au premier étage où se trouve le *wast al-dar* ou patio par un bel escalier démarrant à droite de la grande *sqifa* et précédé d'une troisième petite *sqifa*. Le patio donne sur deux étages de galeries à trois arcs brisés supportés par de fines colonnes et desservant les quatre pièces traditionnelles.
Le troisième niveau, correspondant au deuxième étage, reproduit la même distribution. Cependant, la pièce principale de cet étage est très vaste et semble avoir abrité le salon d'honneur de la maison, l'anti-salle ayant disparu, et avec elle le bel alignement des arcs qui fait la beauté de ces salons d'apparat. Actuellement, les arcs sont fermés en parties supérieures par des vitres de couleur.
Le palais est assez semblable à Dar 'Aziza. Sa particularité réside dans la localisation du patio au premier étage et son imposante entrée à trois *sqifas* successives.
Dar Khdaouedj al-'Amia est le siège du Musée national des arts et traditions populaires et abrite des collections d'artisanat, de meubles, bijoux et costumes des différentes régions du pays.

Dar-Khdaouedj al-'Amia, galeries

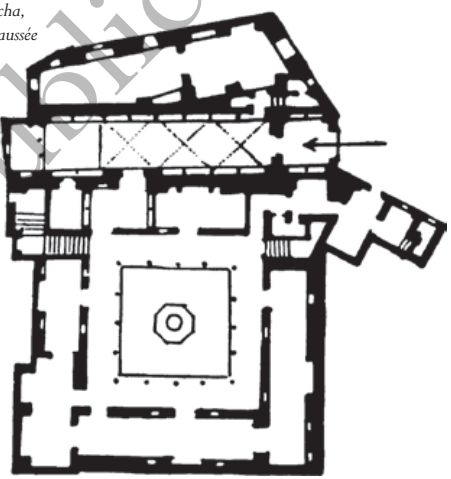
Le Musée national des arts et traditions populaires

Au rez-de-chaussée, la première salle donnant sur l'entrée principale abrite des vitrines renfermant surtout des poteries de Kabylie, plats, cruches, meules … Dans une petite salle attenante sont exposés de beaux spécimens de coffres berbères en bois d'olivier sculpté et un ancien pressoir à huile. Un escalier mène, au sous-sol, à l'ancienne citerne ou *djeb*.
Au premier étage, on pourra admirer, dans les vitrines des salles donnant sur le patio, les collections de bijoux d'argent des différentes régions d'Algérie : bracelets et fibules de Kabylie, parures pectorales et broches des Aurès, amulettes, ceintures et boucles de l'Atlas Saharien et des Aurès, magnifiques pendants d'oreilles du Touat … Tous ces bijoux datent des XIXe et XXe siècles.

Publication pl

Dar Mustapha Pacha, porte d'entrée

Dar Mustapha Pacha, plan du rez-de-chaussée



Les salles abritent aussi des reconstitutions d'intérieurs avec leur ameublement : lits, coffres, landau, tapis …

III.1.f **Dar Mustapha Pacha**

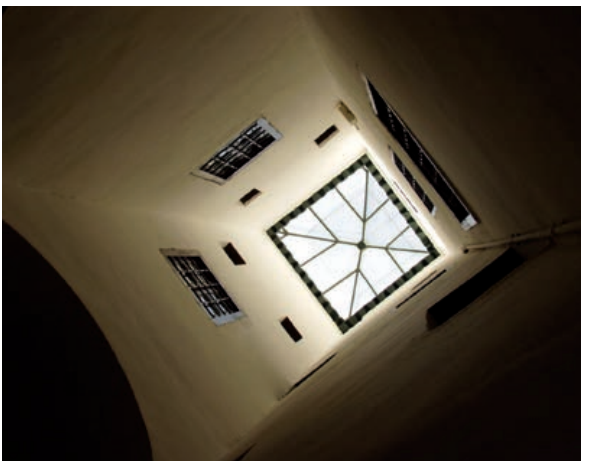
À la sortie du Musée des arts et traditions populaires, longer la rue jusqu'au croisement avec la rue Mecheri. Prendre à gauche jusqu'à Dar Mustapha Pacha, ancienne Bibliothèque nationale.

C'est en 1212/1798 que Mustapha Pacha fit construire ce palais à l'orée du quartier commerçant d'Alger. Il résidait, en temps normal, à la Djenina, résidence des gouverneurs, mais il se rendait à Dar Mustapha Pacha une fois par semaine pour y retrouver sa suite, formée de ses épouses, concubines, enfants et domestiques. Les deux résidences sont distantes d'une centaine de mètres. La superficie du palais est de 709 mètres carrés. L'entrée est en position légèrement décalée par rapport à l'axe de la rue. Elle se caractérise par la présence d'un important auvent en bois de cèdre sculpté, couvert de tuiles vertes demi-rondes et supporté par dix-huit chevrons. Le porche en arc brisé outrepassé repose sur des colonnes de marbre encadrant une lourde porte rectangulaire, ornée de gros clous ou cabochons et de deux heurtoirs en bronze ainsi que d'une serrure décorée d'arabesques.
Cette imposante porte principale s'ouvre sur la première *sqifa* (entrée), bordée de *doukkanas* (banquettes) en marbre et séparées par des doubles colonnettes torsadées. Le fond des niches est orné de faïences.

Publication provisoire

Dar Mustapha Pacha, porte intérieure

Dar Mustapha Pacha, puits de lumière



La deuxième *sqifa*, plus grande, à laquelle on accède par une porte au chambranle de marbre blanc, sert de salle de réception ou d'audience couverte de voûtes d'arêtes, lorsque les visiteurs du dey sont des officiels en mission.
Ceux-ci prennent place sur les banquettes tandis que le dey se tient dans un espace bien délimité par une estrade surélevée et présentant trois arcs décoratifs sur le mur du fond. Juste avant cet espace, le plafond s'ouvre sur un puits de lumière et d'air dont l'ouverture se trouve sur la terrasse et qui traverse verticalement tout le bâtiment. Les niches de cette *sqifa* présentent deux particularités : les arcs en accolade et les carreaux de faïence qui forment des médaillons de bouquets de fleurs signés J. Van Maak.
Sur le côté gauche, juste avant le puits de lumière, une troisième porte s'ouvre sur une troisième *sqifa* menant à l'espace privé du *wast al-dar*. Cette très belle porte à panneaux alternativement horizontaux et verticaux s'inscrit dans un entablement de marbre blanc.
On accède alors au patio de 7,20 m de côté qui donne sur deux niveaux de galeries de quatre arcades à colonnes torsadées (totalement torsadées au rez-de-chaussée, et uniquement sur la partie supérieure du fût au premier étage). Une vasque sur pied mouluré surmonte un bassin octogonal au centre du patio.
Les galeries sont pavées de carreaux de marbre hexagonaux. Les issues des chambres sont couronnées d'arcs brisés et fermées par de lourds vantaux rectangulaires en bois de cèdre ; elles sont encadrées de fenêtres carrées à double entourage, de marbre blanc à motif

Publication provisoire

Dar Mustapha Pacha, bouquets en médaillons

Dar Mustapha Pacha, les trois niveaux

géométrique de longues rainures puis de céramique émaillée et colorée.
Sur le côté ouest, une pièce au plafond très décoré a été identifiée comme étant la chambre de la femme du dey (*bayt mart al-Dey*). Elle présente le traditionnel renfoncement ou *qbou* face à l'entrée de la chambre.
Sur le côté nord, on trouve une porte donnant accès à la *dwira* ou maison des domestiques, aux importantes dépendances formant un véritable labyrinthe de pièces et de passages successifs : couloirs, hammam, latrines, ainsi qu'une admirable cuisine ornée, en son centre, de colonnes, inattendues en ce lieu.

III.1.g **Dar 'Aziza**

Descendre la rue jusqu'à croiser la rue Hadj-Omar. Prendre à droite jusqu'à la place Ben-Badis (environ 100 mètres). Dar 'Aziza se trouve sur la gauche, au n° 2. En principe, on ne visite pas, car Dar 'Aziza abrite une administration, mais on peut être autorisé à visiter si on le demande à l'accueil.

Dar 'Aziza faisait partie de la Djenina, grand ensemble de bâtiments qui constituait Dar al-Soltane ou palais des Deys qui servait de résidence aux rois d'Alger. Le dernier d'entre eux, Salim Toumi, y fut assassiné sur ordre d'Aroudj, un des frères Barberousse, qui prit sa place. Les Ottomans y résidèrent aussi jusqu'en 1817. La plus ancienne description du palais de la Djenina remonte aux alentours de 956/1550. Son entrée se trouvait non loin de Bab al-Oued et abritait un petit jardin, *djenina* en arabe, qui a donné son nom à l'ensemble des édifices qui

Publication provisoire

composaient le palais. Ce dernier fut, pendant près de trois siècles, le théâtre de la vie politique, militaire et administrative de la Régence d'Alger : résidence royale, siège des assemblées du Diwan ou Conseil, tribunal, lieu de réception des diplomates et consuls, des ventes d'esclaves… C'est aussi là que mourut, après sa capture, le défenseur de la forteresse espagnole du Peñon, Martin de Vargas.

Dar 'Aziza est la seule partie subsistante de cet ensemble qui fut détruit par les Français à l'occasion de leurs travaux de réaménagement de la Basse Casbah. Son nom vient de la tradition selon laquelle un dey en aurait fait don à sa fille, 'Aziza bent Dey, qui devait épouser le bey de Constantine. Après la conquête française, ce palais fut le siège de l'Archevêché et classé monument historique en 1887.

L'entrée actuelle, aménagée à l'époque moderne, ne présente pas la traditionnelle *sqifa*. Elle donne sur le *wast al-dar*, pavé de carreaux de marbre blanc et orné, en son centre, d'un bassin carré avec jet d'eau, en marbre blanc lui aussi. Le patio présente des galeries bordées de quatre arcs brisés outrepassés, reposant sur des colonnes en marbre à fûts torsadés et à chapiteaux de style toscan, inspiré du style antique à la feuille d'acanthe, entourée de guirlandes de fleurs à peine ébauchées. Le croissant sculpté, signature d'une commande musulmane, est apposé sur ces colonnes importées d'Italie.

Sur trois des côtés de la galerie, on retrouve les pièces classiques ou *byout*, présentant, face à la porte, le traditionnel renfoncement ou *qbou* ainsi que, aux deux extrémités, des arcs indiquant les emplacements des alcôves-lits. Le quatrième côté de la galerie, face à l'entrée, est réservé aux espaces de service, hammam, cuisine, buanderie et logement des domestiques.

Le premier étage reproduit la disposition des pièces du rez-de-chaussée. On notera particulièrement, au niveau des plafonds des quatre angles de la galerie,

Dar 'Aziza, plan
A Patio, wast eddar
B Patio de la dwira
C Chambres de domestiques
D Escalier principal
E Galeries
A,b,c chambres

Dar 'Aziza, détail des balustrades

Publication provisoire

Alger

Dar Aziza, double arcature du salon d'honneur

Dar Aziza, double encadrement des fenêtres, détail

les magnifiques coupoles ornées de mosaïques colorées.
Sur un des côtés se trouve le salon d'honneur. Il présente deux parties : une avant-salle, ou anti-salle, ouverte sur la galerie par quatre arcs richement décorés de festons, puis le salon lui-même, grande pièce avec un *qbou* important qui constitue une véritable pièce carrée surmontée d'une coupole. Le tout est abondamment orné de fines ciselures de stucs reproduisant le motif de l'arc. C'est en ce lieu que se tient l'hôte. Les très beaux plafonds de bois polychromes de pure tradition locale sont ornés de cercles circonscrits dans des carrés, motifs stellaires, géométriques ou floraux répétés à profusion.
Les formes décoratives trouvent ici leur pleine expression. Les issues et portes intérieures présentent les mêmes décors : encadrements en arc de plein cintre de marbre blanc sculpté de motifs floraux, à chaque fois différents, et de croissants au niveau des écoinçons ou angles supérieurs.

Le bois de ces portes présente un remarquable travail d'ébénisterie : des panneaux rectangulaires, imbriqués verticalement et horizontalement, et rehaussés en leur centre de motifs en relief.
Les grandes portes donnant accès aux pièces principales sont à double vantail, rectangulaire, où sont découpées de petites portes en forme d'arcs outrepassés et festonnés sur leur rebord. Au-dessus, trois claustras de plâtre ajouré et orné de verre coloré diffusent la lumière du patio.
Les fenêtres barreaudées de bronze, y compris celles donnant sur l'intérieur,

Publication provisoire

présentent un double encadrement, comme à Dar Mustapha Pacha : le premier, de marbre blanc richement sculpté de motifs floraux rappelant celui des portes, le second, de bandeaux de céramique colorée.
Dar 'Aziza n'a pas de terrasse. On peut supposer qu'il existait un deuxième étage mais qu'il a été détruit, probablement à la suite d'un tremblement de terre.
L'originalité de Dar 'Aziza, outre le raffinement de sa décoration, tient essentiellement à son imposant salon de réception précédé de son anti-salle qui lui donne son cachet de résidence palatiale. Elle s'apparente en cela au palais de Ziri à Achir, attestant la continuité et la permanence de traits architecturaux propres à la région, eux-mêmes hérités, pour certains, de l'Orient.

Dar Aziza, Plafond de bois polychrome

III.1.h **Djamaa al-Djadid (mosquée de la Pêcherie)**

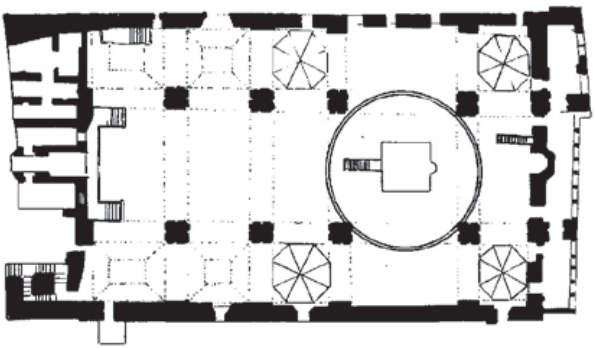
Après Dar 'Aziza, prendre à gauche vers la place des Martyrs. La mosquée de la Pêcherie est bien visible sur la droite de la place. Elle se trouve au carrefour des boulevards Che-Guevara et du 1er-Novembre, sur la place des Martyrs qu'elle domine de la blancheur de ses coupoles. Son entrée ouvre sur les escaliers qui la longent.

Mosquée relevant du rite hanéfite introduit au Maghreb par les Turcs, sa construction fut ordonnée par la milice d'Alger, l'Odjak des janissaires, et financée par les donations à son profit. Une inscription à gauche du *mihrab* nous donne la date de sa construction : 1070/1660.
Djamaa al-Djadid se distingue par son ampleur, 1371 mètres carrés, et par sa conception architecturale. Son plan général est celui d'une croix latine, type classique des mosquées turques, adapté du style byzantin dont Sainte-Sophie à Istanbul est devenue le modèle pour toutes les mosquées de l'Empire ottoman (et qui a donné naissance à la légende

Publication

Alger

Djamaa al-Djadid, plan



de "l'architecte chrétien" de Djamaa al-Djadid). Au point de rencontre des deux branches latérales et de la branche principale s'élève la grande coupole centrale, qui, extérieurement, présente une forme ovoïde, légèrement en pointe à son sommet.

Intérieurement, elle a une hauteur de plus de 24 mètres et repose sur quatre piliers par l'intermédiaire d'un tambour et de quatre pendentifs. Les quatre angles ainsi formés délimitent des carrés couverts par quatre coupoles plus basses, octogonales, entourant la coupole centrale. Trois de ces espaces ainsi délimités sont couverts d'une voûte en berceau. Le quatrième, qui fait face au mur de la *qibla*, est couvert d'une quatrième voûte sur trois travées et se trouve flanqué, de part et d'autre de deux bas-côtés couverts par une des quatre coupoles octogonales et par un plafond en arc de cloître. Cet ensemble de coupoles aux formes douces donne au monument son allure si caractéristique dans le paysage algérois.

La mosquée présente un allongement de la branche principale ou nef centrale au bout de laquelle se trouve le *mihrab*, tapissé de carreaux de faïence tunisiens dans sa partie inférieure et orné de moulures de plâtre. Il est surmonté d'une grande fenêtre qui donne beaucoup de clarté à la salle de prière.

La chaire à prêcher, en marbre, fabriquée en Italie, provient de Djamaa al-Sayyida ou mosquée de la Dame, après sa destruction en 1247/1832.

Les chapiteaux, colonnes, encadrements de portes en marbre blanc sont également importés d'Italie, le croissant indiquant la destination de la Régence d'Alger.

En hauteur, des tribunes protégées de balustrades de bois sculpté couvrent les galeries afin d'augmenter les espaces réservés aux fidèles. Plus en hauteur, de légères rambardes de bois, supportées par des tasseaux placés en dessous, suivent les lignes des murs et des piliers.

À l'extérieur, le minaret s'élève dans l'angle nord-ouest. C'est une tour à base carrée de type maghrébin dont la hauteur originelle était de 29,5 mètres, mais le remblai réalisé pour surélever la place, à l'époque coloniale, l'a réduite à 24 mètres. Ses quatre faces sont décorées d'élégants ovales inscrits dans des rectangles de maçonnerie. Une frise de faïence se déroule au sommet. Le minaret se termine, à son niveau supérieur, par un lanternon carré.

Le cadran rectangulaire d'une horloge provenant de la Djenina ou palais du Dey, après sa destruction par les Français, a été encastré dans une des façades du minaret, provoquant, au départ, un désarroi au sein de la population en raison de cet emplacement inhabituel avant de devenir, au fil du temps, partie intégrante et originale du monument.

Publication provisoire

Djamaa al-Kabir, vue extérieure

III.1.i **Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)**

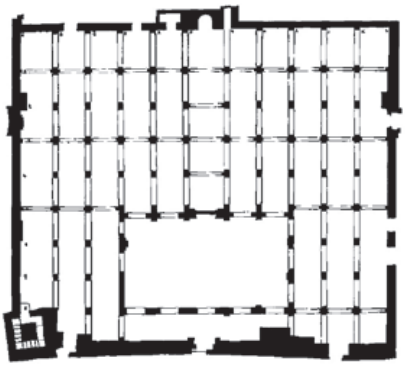
Elle est située dans un angle de la place des Martyrs. Elle apparaît difficilement dans le tissu urbain, écrasée par la masse de sa voisine, la mosquée de la Pêcherie, beaucoup plus imposante et plus haute.

La Grande Mosquée (Djamaa al-Kabir) s'élève au-dessus de la mer, surplombant le rivage de 12 mètres. Son site semble avoir été celui d'une ancienne basilique chrétienne d'Icosium sur lequel une première mosquée datant de 408/1018 aurait préexisté avant d'être agrandie et remaniée en 491/1097.
La date sculptée sur le *minbar*, 490 (1097 ap. J.-C.), permet d'attribuer la construction de l'édifice au règne de l'Almoravide Youssef ibn Tachfin. Elle est donc la plus ancienne de la ville.
Comme les autres mosquées almoravides, elle est plus large que profonde : 46 mètres sur 22, une inversion des proportions propre aux monuments religieux des Almoravides.
L'édifice s'organise autour d'une cour rectangulaire entourée de galeries sur les côtés et qui livre accès à la salle de prières. Celle-ci est formée de 11 nefs et 5 travées. Les nefs sont perpendiculaires au *mihrab*, autre changement dans l'axe de la mosquée caractéristique des architectes almoravides, qui reprenaient le plan général d'orientation de la Grande Mosquée de Cordoue par opposition à celle de Damas, dont les nefs sont parallèles au *mihrab*.

Publication provisoire

Alger

Djamaa al-Kabir, plan



Djamaa al-Kabir, cour intérieure

La Grande Mosquée d'Alger est construite sur piliers rectangulaires alternant avec des piliers en T ou cruciformes. Ces piliers sont simplement chaulés, ne présentant aucun décor, si ce n'est l'élégant motif serpentiforme qui assure la transition entre le sommet du pilier rectangulaire et la ligne courbe de l'arc. On en compte quatre-vingts au total.

La plupart des arcs sont brisés, mais les Almoravides ont introduit au Maghreb l'arc lobé que les Andalous ont largement utilisé à la Grande Mosquée de Cordoue et auquel ils font une place de choix dans leurs mosquées maghrébines. À Alger, des variantes à sept, neuf, onze, treize et jusqu'à vingt-cinq lobes introduisent dans leurs édifices une véritable hiérarchie des arcs, qui, alternant avec les arcs brisés des nefs, donnent au visiteur un effet d'équilibre et d'harmonie.

Au-dessus des arcs et représentant une spécificité maghrébine, les onze nefs sont surplombées à l'extérieur par des toits en tuiles "romaines" qui, à l'intérieur, forment des charpentes triangulaires, à double pente, dites en "fermettes". Ces charpentes en bois attestent la prédilection des Almoravides pour ce matériau également utilisé dans le mobilier religieux, *minbar*s ou chaires à prêcher. Nous en avons un magnifique exemplaire, le plus ancien et le plus finement ciselé du pays, provenant de cette mosquée et qui, par l'inscription qui se déroule sur l'arceau de sa porte d'entrée date tout l'édifice. Il s'agit du *minbar* de la Grande Mosquée d'Alger exposé au Musée national des antiquités.

La mosquée n'a malheureusement pas conservé le décor de son *mihrab*, à part les deux colonnettes en spirale du XIIe/XVIIIe siècle qui le flanquent de part et d'autre, et les quelques stucs en relief qui soulignent son arc en ogive. Le *mihrab* d'origine a été détruit lors du bombardement de 1092/1682.

Nous n'avons trace d'aucun minaret construit à l'époque de Youssef ibn Tachfin ou de ses successeurs. Celui qui s'élève à l'angle nord-ouest est de construction plus tardive ; il a été ajouté, selon une inscription à sa base, en 732/1234. Les Almoravides considéraient-ils la présence d'un minaret comme étant

Publication provisoire

une *bid'a* (hérésie) en référence à la mosquée du Prophète à Médine, qui n'en comportait pas ?
La façade nord de la mosquée est précédée d'un portique à colonnes et à arcs polylobés provenant de la mosquée al-Sayyida (mosquée de la Dame), détruite au début de la période coloniale en raison d'un nouvel alignement des rues. Vers la mer, la façade orientale est inchangée, intouchée, à la fois simple et précise.

Djamaa al-Kabir, architecture intérieure

III.1.j **Le Bastion 23 (palais des Raïs)**

Situé à l'extrémité de la médina, sur le front de mer.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilités de visite guidée sur place. Entrée payante.

On accède à l'ensemble du Bastion 23 en longeant l'avenue du 1er-Novembre, large artère aux hauts immeubles contrastant avec les maisons basses de la Casbah. L'ensemble se trouve sur la droite, après un rond-point au centre duquel a été érigé un bel ensemble sculpté, les Chevaux du Soleil. Dans le prolongement se dresse, face à la mer, la statue du raïs Hamidou, célèbre corsaire d'Alger, réalisée par le sculpteur algérien Rédha Cheikh Bled.
Le Bastion 23, également appelé palais des Raïs, doit son nom à ce qu'il correspond à l'emplacement d'une batterie ou bastion du système défensif d'Alger, Toppanet Sebaa Tebaren (batterie des sept tavernes), répertoriée au numéro 13, puis 23 après le réaménagement français. En arrière de ce bastion se trouve un ensemble de quelques maisons et de trois palais construits par Ramdane Pacha et Mustapha Pacha au Xe/XVIe siècle. Seul îlot de l'époque ottomane à ne pas avoir été détruit dans cette zone, il témoigne de la continuité de la médina qui se prolongeait jusqu'à la mer,
On y retrouve l'architecture des belles demeures de la Casbah avec des entrées aux dimensions imposantes, de vastes patios à colonnades de marbre et des terrasses aménagées en belvédères. Ayant été l'objet d'une restauration soignée dans les années 1990, les palais présentent une élégante décoration de céramiques de diverses provenances et de boiseries sculptées : balustrades richement ouvragées des étages, magnifiques plafonds aux motifs peints en relief, rosaces ou fruits et étagères ouvragées de style algérois.
Ces palais se caractérisent par l'ingéniosité du système hydraulique et de chauffage des hammams, ainsi que par le système d'aération des cheminées et des puits des cuisines.

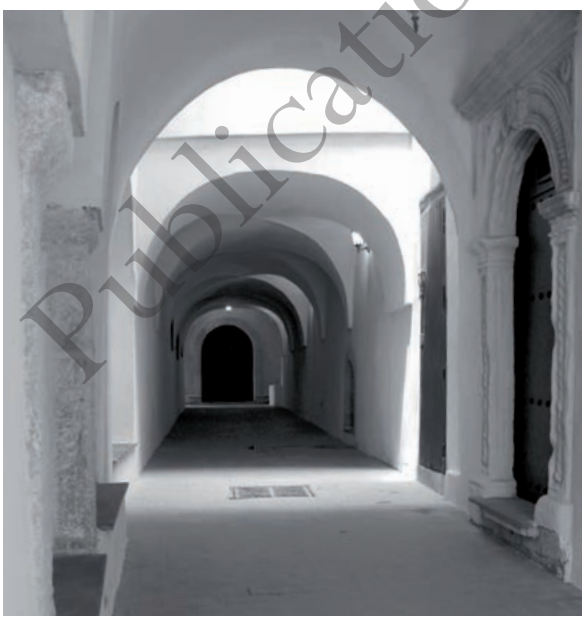
Publication provisoire

Alger

Bastion 23, patio

Ces palais font partie d'un ensemble s'étendant sur plus de 6 000 mètres carrés. On y trouve deux rues menant à des maisons plus modestes, ayant sans doute appartenu à des corsaires ou à des pêcheurs. L'une d'elles comporte un *sabbat* ou passage couvert. Dans les murs, des banquettes en maçonnerie offrent des lieux de repos ou de conversation. À l'angle des deux rues se trouve la terrasse qui fut l'emplacement de la batterie et qui a donné son nom au quartier.
Actuellement, en dehors des trois palais réservés aux visites touristiques, les autres maisons sont le siège de l'administration du Centre des arts et de la culture.
On peut faire le tour de l'ensemble par un étroit chemin, au pied de l'édifice, qui longe la plage en contrebas.

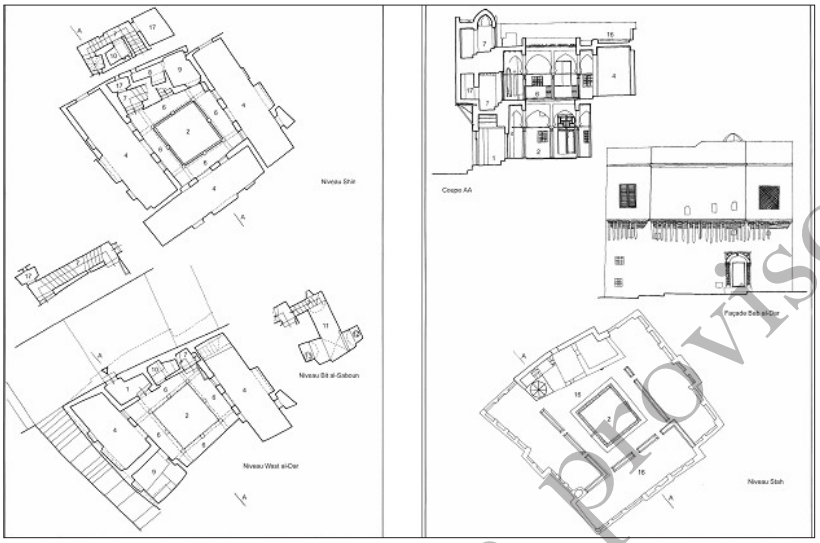
Bastion 23, rue couverte



Bastion 23, encorbellement

Publication provisoire

Farida Benouis



Plans d'une maison de la médina

C'est en premier lieu à des raisons socioreligieuses, de séparation entre les hommes et les femmes et de protection de la vie privée que la maison traditionnelle musulmane doit ses façades extérieures de murs aveugles, à peine percés çà et là de petites ouvertures, toujours barreaudées et placées très en hauteur par rapport à la rue. De même, les portes d'entrée des maisons d'une même rue ne se font jamais face, préservant ainsi leur intimité respective. Les portes elles-mêmes ne livrent rien des intérieurs qu'elles protègent par leur forte similitude, différenciée parfois par la présence, ou non, d'un auvent de tuiles demi-rondes.

L'unité d'habitation la plus courante de la médina est organisée autour de quatre éléments principaux : l'entrée ou *sqifa*, le patio ou *wast al-dar*, les pièces d'habitation ou *byout*, la terrasse ou *stah*.

Fermée sur l'extérieur, la maison s'ouvre vers l'intérieur. Elle est édifiée selon un plan plus ou moins carré au milieu duquel est aménagé un vide intérieur, une cour centrale, un patio d'où elle reçoit l'air et la lumière qui ne lui viennent pas de la rue. Elle est en cela l'héritière de la maison méditerranéenne, gréco-romaine.

Elle diffère cependant de cette dernière par son entrée indirecte, en chicane, visant à soustraire la maison aux regards extérieurs. Cette *sqifa*, espace intermédiaire, tient lieu de filtre avant l'accès à la maison et de salon d'attente. Elle est équipée de banquettes en maçonnerie (*doukkana*) lambrissées de carreaux de céramique ou de marbre pour les maisons les plus riches et séparées par des colonnettes. Cet espace de transition entre sphère privée et sphère publique peut cependant prendre d'autres aspects,

Publication provisoire

Maison de la Casbah, patio et vasque

Maison de la Casbah, galerie du premier étage

allant du simple corridor à l'escalier si le patio se trouve à l'étage, à une *sqifa* à plusieurs zones pour les demeures plus imposantes, comme c'est le cas à Dar Mustapha Pacha. En raison du plan carré de la maison, la *sqifa* débouche, après une porte de séparation, sur un angle du patio ou *wast al-dar*.

Le patio doit sa prépondérance en surface sur le reste de la maison à plusieurs raisons. Il a d'abord une fonction technique de source de lumière et de régulateur thermique en assurant l'éclairage des pièces d'habitation qui le bordent ainsi que leur aération par les mouvements de l'air qu'il induit. Il comporte souvent, en son centre, une vasque d'eau. Il est aussi le lieu privilégié des activités domestiques (lessive, cuisine si on ne dispose pas d'espace spécifique), de la vie quotidienne (rencontres, jeux d'enfants ou de célébrations particulières, visites, fêtes, etc.). Il est entouré d'arcades en arcs brisés outrepassés, de un à quatre pour les grandes demeures ou palais, supportés par des colonnes de pierre, généralement de tuf, ou de marbre, souvent torsadées. Il a enfin un rôle de distribution des espaces de la maison car il est bordé sur ses quatre côtés par des galeries couvertes ou shin. Celles-ci, protégées du soleil et de la pluie, assurent une transition entre le *wast al-dar* ouvert et les pièces d'habitation ou *byout* (sg. *bayt*).

Les pièces donnent sur les galeries par de grandes portes, très hautes, à deux vantaux, encadrées par deux fenêtres placées symétriquement de chaque côté de la porte. Les chambres sont généralement de forme rectangulaire, peu profondes (de 1,50 à 3 m) mais larges (de 7 à 10 m), avec, au milieu, face à la porte d'entrée, un renfoncement plus ou moins marqué, ou *qbou*, et de part et d'autre deux niches faisant face aux fenêtres. Les deux extrémités de la chambre sont occupées par des espaces surélevés marquant l'emplacement de lits ou d'espaces de rangement.

Publication provisoire

Ce plan, à peu près immuable, se répète aux étages lorsqu'il y en a. L'accroissement de la population d'Alger, dû à sa prospérité, a, en raison du manque d'espace, poussé à construire de plus en plus en hauteur.

Les galeries des étages donnent sur le patio par des balustrades de bois ouvragé ou *darbouz*. L'accès se fait par des escaliers, qui, comme les autres espaces de service – cuisine, hammam, buanderie et latrines –, sont placés latéralement ou près de l'entrée.

Au-dessus de la maison se trouve généralement une terrasse, ou *stah*, dont une partie est couverte servant de lieu de détente ou d'atelier, le *minzah*. Cette terrasse remplit également la fonction de récupération des eaux de pluie vers une citerne ou *djeb*, creusée sous le patio, où se trouve aussi le puits alimenté par les nappes d'eau souterraines. Domaine privilégié des femmes, les terrasses communiquent entre elles et font office de lieu de rencontres. Fenêtre sans limites sur la baie, elles leur permettaient, à l'époque ottomane où la Course battait son plein, de saluer les arrivées triomphales des corsaires par leurs youyous stridents.

La solution trouvée pour gagner un peu d'espace au détriment de la rue est de pratiquer des *qbou* en saillie sur la façade, ou encorbellements, soutenus par des troncs de thuya qui ponctuent les façades des maisons d'Alger. Ces saillies sont quelquefois si proéminentes qu'elles couvrent complètement la rue, donnant naissance à des passages couverts ou *sabbat*.

La maison traditionnelle d'Alger a dû s'adapter à la forte déclivité du terrain en aménageant les parties basses de la maison en espaces marchands, récupérant ainsi l'horizontalité pour le patio. Ce relief accidenté a aussi permis aux maisons de se développer en amphithéâtre, en escalier géant, permettant à chaque terrasse de bénéficier de la vue sur la mer sans gêner le voisin et de balayer du regard toute la baie jusqu'à l'Atlas blidéen et aux montagnes de Kabylie.

À la maison principale est parfois adjointe une *dwira*, ou petite maison, annexe pour un hôte ou un membre de la famille. Elle obéit, en gros, au même agencement et son entrée est souvent celle de la maison principale.

Contrairement aux austères façades extérieures, les murs intérieurs sont abondamment tapissés de zelliges ou carreaux de céramique colorée aux motifs floraux ou géométriques. Il en est de même des encadrements de fenêtres ainsi que des longues frises courant au sommet des murs au-dessus des arcs. Les stucs ouvragés se rencontrent surtout dans les chambres ou les salons de réception. Les arcs en plein cintre sont réservés aux portes d'entrée. Ils sont en marbre dans les plus belles demeures. Les boiseries sculptées participent à la décoration des portes, des balustrades, des étagères et des plafonds où elles sont rehaussées de peintures.

Une étude exhaustive de la maison traditionnelle de la médina est disponible dans l'ouvrage de Sakina Missoum, Alger à l'époque ottomane*, Aix-en-Provence-Alger, 2003.*

Publication provisoire

Nedjma Serradj-Remili

Les belles demeures algéroises et les édifices religieux construits à l'époque ottomane sont tous ornés de riches combinaisons de faïences qui ne manquent pas de ravir l'œil du visiteur.

L'usage de la céramique architecturale de décor remonte, en Algérie, à l'époque des grandes dynasties musulmanes du Maghreb, les Fatimides et les Hammadides, qui fabriquaient les fameux carreaux à reflets métalliques dans les villes de Béjaia et à la Qalaa des Beni Hammad dès le IVe/Xe siècle. À la fin du Ve/XIe siècle, la technique de la "marqueterie de faïence" joua un rôle remarquable dans la décoration des monuments maghrébins et andalous, qui perdurera jusqu'au Xe/XVIe siècle.

Durant la période ottomane, les fours d'Alger ne produisaient que des briques et des céramiques communes. Toutes les faïences architecturales de l'époque proviennent donc d'ateliers étrangers d'Europe, d'Afrique du Nord et d'Asie mineure. Ces millions de carreaux sont arrivés à la Régence d'Alger par le biais d'un système d'importation très actif auprès de pays producteurs étrangers comme la Tunisie, l'Espagne, la Hollande, l'Italie et la Turquie.

Les carreaux de faïence d'origine tunisienne

La faïence architecturale a commencé à être produite en Tunisie à partir du IIIe/IXe siècle et a connu son âge d'or entre les XIe/XVIIe et XIIe/XVIIIe siècles. Elle est caractérisée par un dessin sommaire cerné par un trait violet manganèse et un décor végétal stylisé ou géométrique. Des influences anatoliennes apparaissent dans les décors "à *mihrab*" du XIe/XVIIe siècle que l'on peut admirer au musée du Bardo.

Les carreaux de faïence tunisiens sont plus fréquents dans les demeures que dans les édifices religieux algérois. On les retrouve dans de rares mosquées ottomanes et dans le minaret de Sidi Abderrahmane ou le *mihrab* de Sidi-M'hamed du quartier d'el-Hamma. Par contre, ils sont beaucoup plus présents dans les palais d'Alger comme Dar 'Aziza, Dar Khdaouedj al-'Amia, le palais du Dey, le musée du Bardo…

Les carreaux de faïence d'origine espagnole

La faïence, en Espagne, est une tradition ancienne importée par les potiers musulmans au IVe/Xe siècle. Au cours du Xe/XVIe siècle, les "azulejos" remplacent la marqueterie de faïence, trop coûteuse. Les carreaux algérois proviennent, en grande partie, des ateliers de Catalogne et de Valence. Valence a produit des types au décor végétal naïf ou stylisé très répandu comme le bouquet, la palmette, l'iris bleu et la voile latine. La Catalogne a donné des variantes végétales très usitées à Alger (l'iris bleu et la rose des vents) et des thèmes figuratifs (personnages et animaux). Tous ces modèles sont visibles à profusion dans les palais algérois. Pour le seul palais des Beys, 8077 carreaux, encore *in situ* et regroupant 18 types espagnols, ont été recensés.

Publication provisoire

Les carreaux de faïence d'origine hollandaise

Les Ottomans d'Alger paraissent avoir eu une prédilection pour les carreaux hollandais dans l'ornementation de leurs demeures. Ils y ont eu recours dans pratiquement tous les palais d'Alger. Au palais de Mustapha Pacha, il y avait un demi-million de carreaux, la plupart provenant de la ville de Delft. Le répertoire décoratif des faïences hollandaises est varié : combinaisons de feuillages stylisés, grands vases "de Médicis" datés de 1720, oiseaux et paysages ruraux et marins et séries de voiliers comme celles de Dar Khdaouedj al-'Amia, spécialement fabriquées pour Alger au XIIe/XVIIIe siècle.

Les carreaux de faïence d'origine italienne

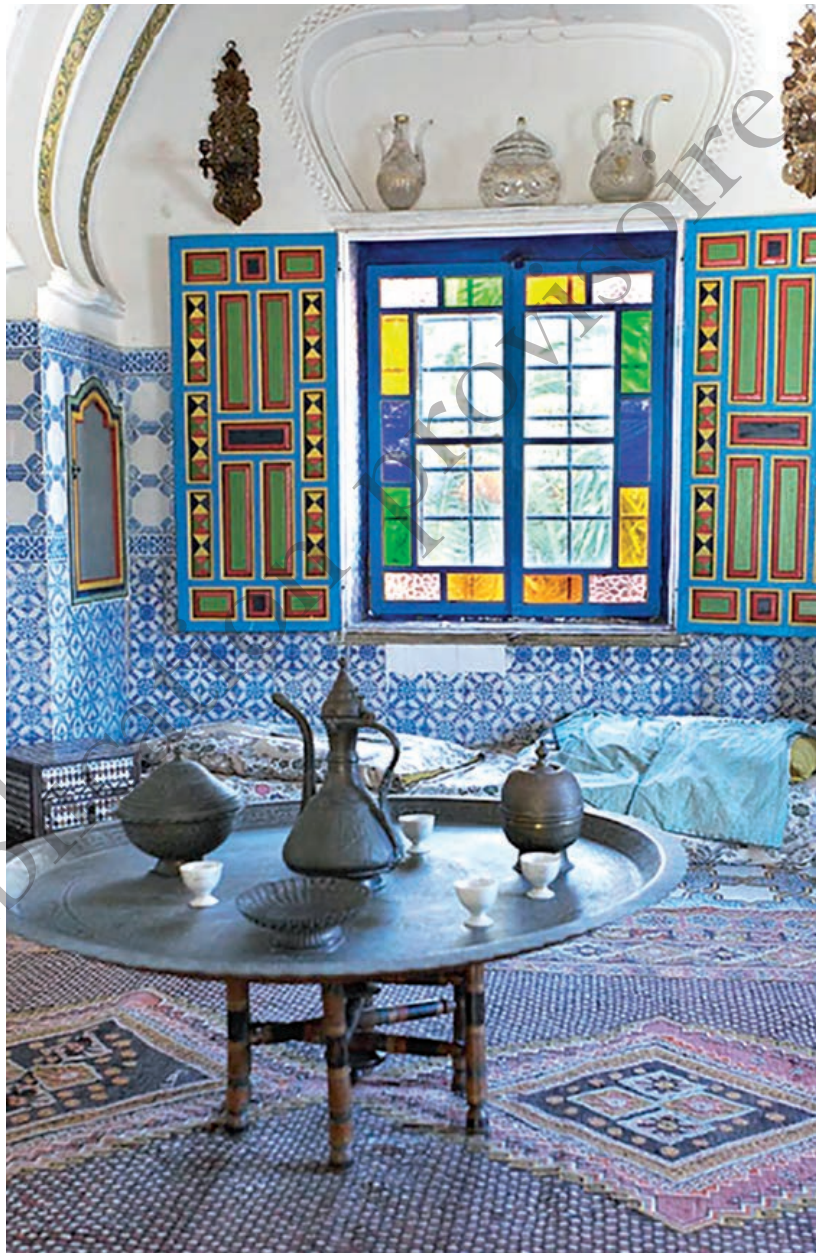
À Alger, les carreaux de faïence italiens sont surtout utilisés aussi bien pour le pavement que pour le revêtement mural. Le décor est caractérisé par la complexité et la surcharge de l'ornementation polychrome (en bleu de cobalt, brun de manganèse, vert de cuivre et jaune ferrugineux). Les ateliers italiens les plus importants qui approvisionnaient Alger étaient ceux de Faenza et Florence dès le début du IXe/XVe siècle, puis Naples au XIIe/XVIIIe siècle, la Sicile, Livourne et Gênes.

Les carreaux de faïence d'origine turque

C'est entre les IXe/XVe et X^{e}/XVIe siècles que l'art décoratif turc atteint son apogée. La ville d'Iznik produit alors les plus belles faïences du monde, caractérisées par le fameux rouge tomate appelé "rouge turc". Les carreaux turcs qui ornent les édifices religieux d'Alger au XIe/XVIIe siècle (mosquée Sidi Abderrahmane) proviennent de cette même ville. Ces faïences murales présentent des motifs floraux stylisés en petits carreaux ou en grands panneaux de vases fleuris. Parfois, ils reprennent aussi des vers de poésie soufie.

Publication provisoire

Maison du Fahs, interieur, Alger



Publication provisoire

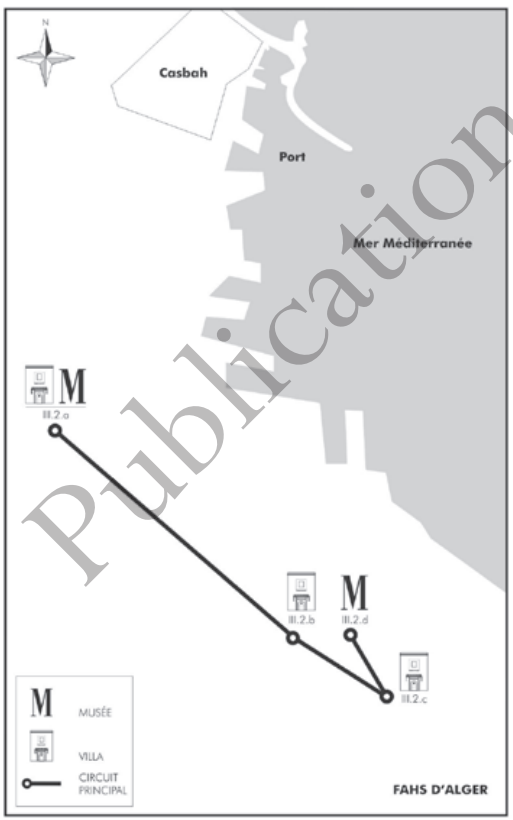
Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

Farida Benouis

Deuxième jour : Les résidences de la campagne algéroise

III.2 LE FAHS D'ALGER

III.2.a Villa du Bardo et Musée national de préhistoire et d'ethnographie
III.2.b Villa Raïs Hamidou (villa des Arcades)
III.2.c Villa Abdellatif
III.2.d Musée national des Beaux-arts



Publication provisoire

III.2 LE FAHS D'ALGER

Le Fahs d'Alger correspond géographiquement aux collines vallonnées de la région du Sahel dont fait partie la colline d'Alger. Il s'étend sur les communes de Bir-Khadem, Hussein-Dey, Dely-Ibrahim, Bouzaréah, Birmandreis, el-Biar, Cheraga, et faisait partie de Dar al-Soltane, placé directement sous l'autorité du dey.
La proximité de la ville et la fertilité de son sol en font une zone de cultures intensives de vergers et de cultures maraîchères. Les terres sont bien entretenues et irriguées grâce à de nombreux travaux hydrauliques rendus possibles par la présence d'eau en abondance : puits, citernes, norias, sources captées et conduites d'eau auxquels il faut rajouter les nombreux aqueducs construits par les Andalous à leur arrivée dans la région.
La production est abondante et variée : figuiers, vignes, agrumes, légumes … De nombreuses descriptions témoignent de sa richesse. Ainsi le moine espagnol Fray Diego Haëdo écrivait en 1020/1612 à propos du Fahs : "Dès que l'on sort dans la campagne, la vue est très agréablement flattée par l'aspect de nombreuses vignes et jardins qui entourent la cité. De toutes parts on ne voit que des orangers, des citronniers, des cédratiers et des arbres de toutes espèces, puis une grande quantité de fleurs, surtout des roses qui fleurissent toute l'année au milieu de plantes potagères les plus variées".
On ne peut exclure aussi la culture de plantes "industrielles" comme le lin, le chanvre ou le mûrier qui profitent à l'artisanat local : en 1032/1623, on dénombrait 3 000 tisserands, 600 éleveurs de vers à soie et 600 tissant la toile. Toutes ces cultures sont stimulées par l'approvisionnement des marchés d'Alger.
Outre ces raisons liées à l'agriculture, dès le XIe/XVIIe siècle, de plus en plus de familles aisées s'installent sur les collines du Fahs. En effet, la conjoncture économique favorable due aux bénéfices tirés de la Course contribue à l'enrichissement de la classe des corsaires, des commerçants et de la caste militaire, créant ainsi une bourgeoisie de négoce. Ces riches familles prennent alors pour habitude de se faire construire des résidences d'été, échappant ainsi à la promiscuité générée par l'augmentation de la population citadine. Haëdo estime le nombre de ces villas à près de 1000. Le dey lui-même se réserve un séjour où le luxe ne le cède en rien à la fonctionnalité de ces véritables "palais d'été" officiels avec salles de réception et salons d'apparat.
Il est cependant difficile de dater précisément l'occupation du Fahs. Des fouilles archéologiques ont révélé la présence de domaines ruraux datant déjà de l'époque d'Icosium. Sans doute n'étaient-ils que de simples champs ou petites exploitations avant que les habitants de la médina n'aient l'idée d'y adjoindre un bâtiment d'habitation.
D'un point de vue architectural, ces demeures répondent aux mêmes principes de construction que ceux de la maison citadine. On y distingue néanmoins deux types d'architecture. Le premier est celui de la transposition à l'identique du modèle citadin adapté à l'environnement rural : ne craignant pas l'indiscrétion du voisinage, les ouvertures sont plus nombreuses et

Publication provisoire

plus larges, permettant de profiter de la campagne et des jardins inexistants dans la médina. On note aussi la réduction de la *sqifa*, rendue inutile par le jardin qui fait office de tampon avec l'extérieur. L'entrée, quant à elle, est plus nettement marquée par la présence d'avant-corps, d'avancées constituant un porche à colonnes précédant la porte d'entrée.

Dans le deuxième type, le classique ordonnancement régulier autour du patio est rompu par un agencement beaucoup plus libre de pavillons très aérés communiquant entre eux par des cours bordées de corps de bâtiments disposés en harmonie avec le jardin, comme c'est le cas à la villa du Bardo. À l'étage supérieur, le renfoncement ou *qbou* qui, dans la maison urbaine, fait face à la porte, prend ici des dimensions plus amples, devenant une vraie pièce carrée percée sur tous ses côtés de fenêtres, la transformant en véritable belvédère sur la campagne avoisinante.

On imagine à quel point a pu être forte l'admiration des voyageurs à la vue de ces vastes demeures agréablement nichées dans leurs écrins de verdure. Ainsi Théodore de Quatrebarbes décrit-il le paysage qui se présente à lui : "Des maisons blanches entourées de vergers, des oliviers, des figuiers énormes, des cyprès, des grenadiers, des vignes d'une beauté rare annoncent la richesse des habitants et la fertilité du sol. Ça et là, l'on distingue, au milieu des arbres, les dômes blanchis de petites chapelles : ce sont les tombeaux des pieux musulmans qui voulurent, suivant le principe du Prophète, qu'après leur mort, le voyageur fatigué pût se reposer sous le figuier qui ombrage leurs cendres, cueillir en paix ses fruits…"

Ces maisons nous renseignent non seulement sur l'existence d'une classe aisée dont le niveau de vie est proche de celui de la classe dirigeante, mais également sur les différents corps de métiers impli-

Maison du Fahs, entrée

Publication provisoire

qués dans l'édification et l'entretien de ces demeures : maçons, charpentiers, esclaves… Nombreux étaient les captifs au service des maîtres de ces maisons, où ils connaissaient un sort plus enviable que celui des bagnards de la médina.
La profusion et la richesse des matériaux employés pour la décoration de ces demeures attestent l'existence de techniques artisanales sophistiquées : les stucs, marbres, boiseries, ferronneries, céramiques contribuent à l'élaboration d'un art islamique propre à la région. Certes, céramiques, colonnes et chapiteaux sont importés de Tunisie et d'Italie, mais les boiseries, les plafonds peints et sculptés, l'ameublement semblent être le fruit d'un artisanat local ancien qui atteste le degré de raffinement atteint par ces belles demeures du Fahs d'al-Djazaïr.

Maison du Fahs, cour intérieure

version provisoire

III.2.a **Villa du Bardo et musée national de préhistoire et d'ethnographie**

Siège du Musée national de préhistoire et d'ethnographie, la villa du Bardo se trouve au n° 3 de l'avenue Franklin-Roosevelt, au centre-ville. Horaires : été : 10:00-18:00 ; hiver : 9:00-12:00 et 13:00-16:30. Entrée payante.

La villa du Bardo fait partie de ces maisons de campagne du Fahs algérois, aujourd'hui complètement noyé dans la ville moderne, et abrite le Musée national de préhistoire et d'ethnographie. Après avoir franchi le portail d'entrée, on longe une allée bordée de part et d'autre d'une végétation luxuriante de plates-bandes de plantes tropicales et d'arbres élevés, créant une oasis de verdure, contrastant avec la rue. Sur la gauche, un bâtiment bas, à moitié caché par le feuillage, abrite le siège du Centre national de recherches en préhistoire, anthropologie et histoire. Au fond de l'allée se trouve l'entrée du musée, précédée de diverses pièces archéologiques scellées au sol et aux murs.

Le nom de cette villa, qui évoque le Bardo de Tunis, résidence des beys de la ville, tiendrait à la nationalité tunisienne de son riche propriétaire, Mustapha ben Omar. Sa construction remonterait au XIIIe/XIXe siècle.

Sur la droite, au sommet de quelques marches, se trouve l'entrée de la villa. Le mur au-dessus de l'escalier est percé de quatre ouvertures barreaudées et entourées de carreaux de céramique, donnant, d'emblée, le ton, très ouvert, de l'agencement de la villa.

Villa du Bardo, entrée

On accède à une première cour intérieure, pavée de dalles de marbre alternativement noir et blanc et entourée de deux pavillons. Le premier, à droite, présente trois arcs reposant sur des trios de colonnettes et précédant une galerie surélevée d'une marche. En face de l'arc central, une porte donne sur une pièce abritant des vitrines d'exposition d'objets du département d'ethnographie du musée : différentes pièces d'armurerie et une selle du XIIIe/XIXe siècle. Face à l'entrée principale, un café traditionnel a été reconstitué.

Villa du Bardo, salles du musée

Publication provisoire

Alger

Villa du Bardo, panneau de céramique

Villa du Bardo, les deux cours intérieures

Le pavillon de gauche, appelé le Belvédère, est une sorte de long préau largement ouvert sur la cour par cinq arcs outrepassés et sur le jardin extérieur par des fenêtres ménagées dans le mur du fond. Les colonnes encadrant les arcs sont torsadées dans leur partie supérieure et s'ouvrent sur des chapiteaux de style toscan à volutes. Les fenêtres sont ornées de faïences d'Italie et de niches supérieures en accolade. Sur le mur de gauche de ce véritable salon d'été s'ouvre la chambre dite de la favorite, ainsi nommée en raison de son emplacement privilégié. On y accède par trois marches hautes. Elle est richement décorée de boiseries peintes de motifs floraux.

La deuxième cour est séparée de la première par un bouquet de palmiers d'ornement. Elle est agrémentée d'un bassin rectangulaire occupant une bonne partie de l'espace. Sur la gauche, le pavillon aux Arcades, auquel on accède par huit marches, est appelé ainsi en raison de sa double arcade formée de deux fois trois arcs, avec une vasque en son centre. Ce pavillon présente, dans le mur du fond, un *qbou* ou renfoncement marqué, surélevé par deux marches et décoré à profusion de céramiques tunisiennes et de peintures à motifs floraux. Des fenêtres géminées donnent, là aussi, sur le jardin extérieur.

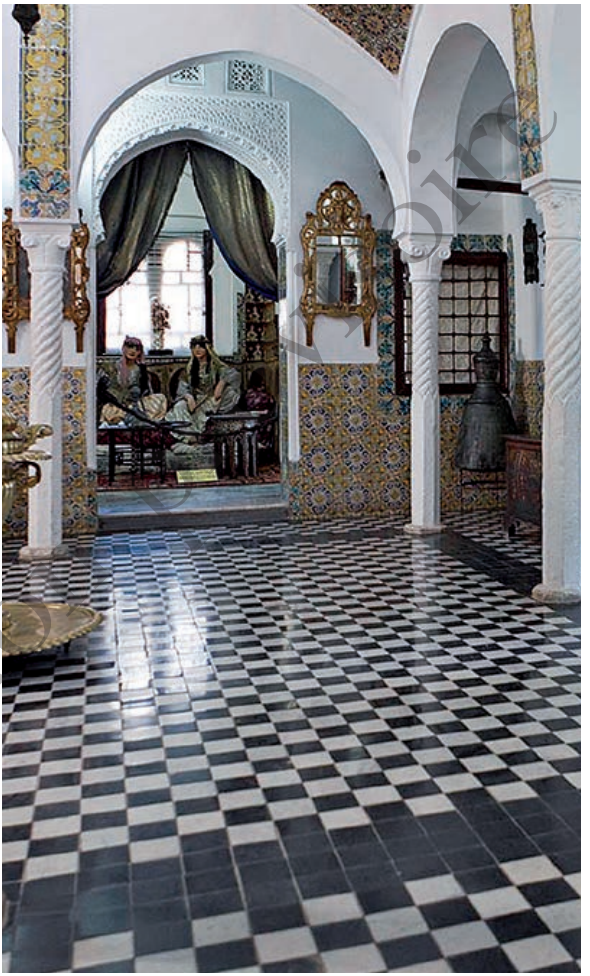
La forme générale de la villa est donc celle de la maison construite autour de la cour, mais les deux corps de logis font de celle-ci un jardin clos et une cour de réception dont l'apparat est encore souligné par les grands panneaux de céramiques de facture tunisienne, décorés

Publication provisoire

de bouquets, qui ornent ses murs en plusieurs endroits.
L'originalité de cette villa tient à l'agencement très libre de ces deux cours intérieures juxtaposées, séparées par le bouquet d'arbres et bordées de deux corps de bâtiment distincts : celui de gauche présentant, avec les pavillons, deux salons de réception d'été ; celui de droite, initialement réservé à l'habitation proprement dite et abritant les salles du musée.

Le Musée national de préhistoire et d'ethnographie

Depuis 1930, la villa du Bardo est ouverte au public pour la visite des collections de préhistoire et d'ethnographie qui y sont exposées.
Les collections ethnographiques participent, pour certaines d'entre elles, à des reconstitutions d'espaces domestiques ou publics relevant du monde citadin de l'époque ottomane : café maure, salle des femmes d'Alger inspiré du fameux tableau de Delacroix, hammam … Les cultures de l'intérieur du pays ne sont pas en reste. Les salles d'ethnographie rurale montrent la variété des productions régionales : coffres de Kabylie, vannerie des oasis, tapisserie de Ghardaïa, poteries et bijoux venant de tous les centres de production traditionnelle du pays …
L'ethnographie saharienne est présentée à l'étage supérieur par la reconstitution, avec mannequins, de scènes de la vie touarègue. Une tente réunissant tous les objets à caractère domestique, principalement en cuir, figure l'univers féminin incarné ici par une femme jouant de l'imzad, instrument de musique à corde unique qui anime les cérémonies du "Tindi". Le pôle masculin est illustré par un guerrier portant un toboul, tambour appelant au ralliement des tribus et insigne du pouvoir ; sont également exposés ses diverses armes blanches ainsi que le harnachement de sa monture, selles de chameaux et sacs de cuir.



Villa du Bardo, salles d'ethnographie du musée

Publication

III.2.b **Villa Raïs Hamidou (villa des Arcades)**

Elle est située dans un quartier des hauteurs d'Alger, el-Madania, facilement accessible en taxi. Elle se trouve exactement sous l'immense sanctuaire des Martyrs, devenu le symbole d'Alger, avec ses trois palmes figurant les trois révolutions – agricole, industrielle et culturelle – du développement algérien. La villa est en contrebas de l'esplanade mais son entrée est accessible après le contournement total de la villa sur la gauche.

Son nom lui vient des arcades supportant l'aqueduc privé qui alimentait jadis les jardins et la villa et que l'on voit encore sur le côté de la maison. Il évoque aussi le raïs Hamidou, riche corsaire et propriétaire de la maison, qui redonna son intensité à la Course par quelques belles prises au début du XIIIe/XIXe siècle. Il était habituel à l'époque d'appeler les maisons par le nom de leurs propriétaires.

La villa des Arcades est située à mi-pente sur la colline dominant la mer et face à la médina. Sa richesse témoigne du statut social atteint par les corsaires grâce à leur investissement dans la Course et aux bénéfices substantiels qu'ils en retiraient en termes de richesse personnelle et de prestige aux yeux de la société algéroise, qui en bénéficiait par ricochet.

D'après les peintures qui la représentent vers 1830, elle semble avoir perdu en surface : des corps de bâtiment ont disparu.

La maison est précédée d'une cour abritant une vasque précédant immédiatement ce qui fait sa particularité, à savoir son entrée en avant-corps. Cette dernière délimite une avancée formant un portique à un arc brisé outrepassé supporté par des trios de fines colonnes torsadées placés aux quatre angles. Ce portique correspond, au rez-de-chaussée, à l'avancée, relativement importante, du *qbou* du premier étage. Ces maisons du Fahs présentent en effet des renfoncements aux dimensions imposantes, leur donnant l'allure de véritables pièces carrées qu'elles ne peuvent avoir dans la médina en raison du manque d'espace. Cet avantcorps donne à l'entrée de la maison un caractère solennel, peut-être symbolique, la distinguant en cela des maisons de la médina dont les entrées sont plaquées aux murs de la rue.

Le reste de l'agencement est traditionnel. On y trouve même la *sqifa*, ou entrée en chicane, pourtant rendue inutile par le jardin qui fait office de tampon dans ces maisons de campagne. Le patio, de belles dimensions, présente trois arcs brisés outrepassés soutenus par une fine colonnade de marbre.

Le premier étage abrite, sur un des côtés, un double portique à colonnes, tenant lieu de salon d'honneur, sûrement en relation avec le rang social de son propriétaire. Les galeries sont bordées de balustrades richement sculptées. Les fûts des colonnes en marbre blanc sont hexagonaux en partie basse et torsadés en haut. Les murs sont décorés de parements de céramiques colorées.

Nous avons là un bel exemple de demeure identique à celle de la médi-

Publication provisoire

na, à l'exception de l'entrée monumentale, caractéristique de ces résidences d'été que l'on peut qualifier de palais privés. Il est à noter que les palais d'Achir comme ceux de la Qalaa des Beni Hammad présentaient aussi ces entrées en avant-corps.
On imagine aisément le raïs Hamidou surveillant, depuis le belvédère de sa terrasse, disparu aujourd'hui, mais que l'on voit sur les peintures anciennes, l'activité de ses navires entrant ou sortant de la rade d'al-Djazaïr.

III.2.c **Villa Abdellatif**

Elle se trouve en face du Musée des Beaux-Arts d'Alger, dans le quartier du Hamma.

Le plus ancien document la concernant remonte à 1226/1715 et fait allusion à ses différents propriétaires dont le dernier, Sid Abdellatif, qui en fit l'acquisition en 1209/1795.
Après avoir été louée, elle fut, en 1905, mise à la disposition des artistes peintres boursiers du ministère français des Beaux-Arts qui profitaient ainsi de leurs deux années d'étude pour résider dans cette villa au séjour enchanteur.
Sa situation privilégiée dans un cadre de verdure et à mi-hauteur de la colline du quartier du Hamma lui permet de jouir, dans les jardins comme dans la maison, de l'entier panorama algérois.
Le chemin d'accès à la villa est bordé sur sa droite par une imposante bâtisse qui abrite les salles servant d'ateliers de travail aux artistes pensionnaires de la villa. Des plafonds très hauts, à verrière, dispensent le maximum de lumière nécessaire à leurs travaux. Toute cette partie correspond à des adjonctions rendues nécessaires pour répondre à la nouvelle vocation de la villa.
Sur la gauche, un petit pavillon abrite une pièce d'eau ornementale que les pensionnaires de la villa dénommaient le "bassin des femmes".
Au bout du chemin, on accède à l'entrée de la demeure, enclavée dans le mur d'enceinte. On se trouve alors dans la cour intérieure, bordée sur sa gauche par une galerie à double rangée d'arcades sur colonnettes cannelées qui occupe toute la longueur du mur et fait office de salon de réception d'été.
Lui fait face le porche d'entrée de la demeure, sorte d'avant-corps de dimensions imposantes supporté par douze colonnes et abritant une porte d'entrée à clous et heurtoir de bronze.
Le vestibule, rectangulaire, présente plusieurs salles voûtées, longues et sombres, pouvant faire office de caves ou de magasins.
L'escalier majestueux mène au patio situé à l'étage qui présente, traditionnellement, les quatre galeries bordées d'arcades à colonnes et décorées de faïence. Les hautes portes donnent accès aux chambres à renfoncement marqué et largement percées de fenêtres ayant vue sur le jardin et la baie.
Nous avons là l'exemple type de la maison du Fahs algérois, aérée, ouverte, avec cour intérieure et pavillon d'été devant la maison.
La présence du Musée des Beaux-arts d'Alger, tout proche de la villa, ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt du séjour des peintres dans la villa.

Publication provisoire

III.2.d **Musée des Beaux-Arts**

On y accède en taxi. Il est situé en face de la Villa Abdellatif
Horaires : 9:00-12:00 ; 13:00-16:00 ; 13:00-17:00 en été. Entrée payante.

Situé sur la colline très boisée du Hamma, le musée des Beaux-Arts d'Alger renferme des collections diversifiées parmi lesquelles l'orientalisme occupe une place privilégiée. Des auteurs comme Fromentin et Lazerges y sont représentés, mais surtout l'École d'Alger dont les représentants comme Bouchaud, Vimenet, célèbres pensionnaires de la Villa Abdellatif, immortaliseront leurs impressions de voyage, tout en subissant les influences des peintres d'Alger comme Bouviolle, Carré ou Cauvy.
La peinture algérienne atteint aujourd'hui plus de 700 toiles. Les toutes premières productions des années 1920 et 1930 sont illustrées par des artistes comme Temmam et Boukerche. Les années 1950 voient l'éclosion d'artistes marqués par la recherche identitaire avec Khadda, Issiakhem, Mesli, Benanteur, et de spontanéité avec Baya et Benaboura.
Au lendemain de l'indépendance, une nouvelle génération, celle qu'on appelle "École des Beaux-Arts d'Alger", s'affirme, à travers l'utilisation des symboles et des signes, avec des artistes tels que Zoubir Hellal ou Malek Salah. Une place particulière est réservée au fonds Racim, grand miniaturiste du XXe siècle.
Le musée s'enrichit aussi de départements de sculpture, d'arts décoratifs et d'un cabinet des estampes.

Ne pas quitter le musée sans visiter la bibliothèque et la magnifique pergola, d'où l'on peut jouir du panorama exceptionnel sur le Jardin d'Essais et la baie d'Alger.

Publication provisoire

Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

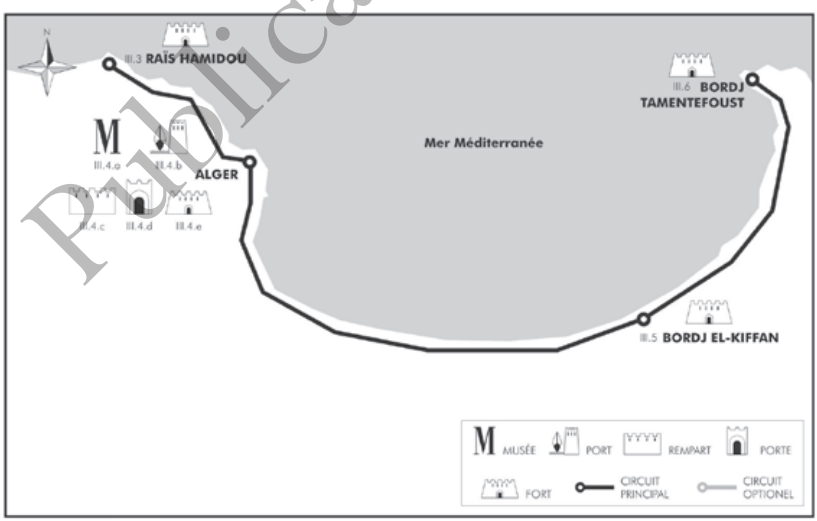
Farida Benouis

Troisième jour : Alger la bien gardée

III.3 L'ENCEINTE FORTIFIÉE
- III.3.a Musée de l'Armée nationale populaire
- III.3.b Les fortifications du port
- III.3.c Le rempart
- III.3.d Les portes

III.4 LES FORTIFICATIONS EXTÉRIEURES
- III.4.a Fort-l'Empereur
- III.4.b Bordj el-Kiffan (Fort de l'Eau)
- III.4.c Bordj Raïs Hamidou (la Pointe Pescade)
- III.4.d Bordj Tamentefoust (La Pérouse)

Publication provisoire



Alger

La défaite ottomane de Lépante, en 978/1571, contre les forces chrétiennes coalisées change les données stratégiques en Méditerranée, dont la partie occidentale est désormais fermée aux Ottomans, isolant l'Algérie, comme la Tunisie, du reste de l'Empire.

Cette nouvelle situation va favoriser le relâchement des relations de la Régence d'al-Djazaïr avec le pouvoir central d'Istanbul et la montée en puissance de l'Odjak des janissaires et de la Taïfa des raïs.

Ainsi, dès 1081/1671, la réalité du pouvoir n'est plus exercée par le pacha nommé par le sultan d'Istanbul mais par la Confédération des corsaires, puis à partir de 1100/1689, par l'Odjak des janissaires. En 1184/1711, la rupture avec la Sublime Porte est consommée : al-Djazaïr doit compter désormais sur ses propres moyens pour sa protection intérieure et extérieure.

À l'intérieur, l'autorité turque ne s'exerce en réalité que sur les villes. Sur le reste du pays, elle est souvent battue en brèche par une population qui ne voit en elle qu'un "prédateur", concentrant l'essentiel de son activité sur la perception des impôts à travers la *mehala* ou camp militaire volant chargé de leur collecte. Lui échappent ainsi un grand nombre de tribus que la distance, le relief ou le désert mettent à l'abri des janissaires : les hauts-plateaux vivent pratiquement de manière autonome, le Sud n'est tenu que grâce à un système d'allégeance complexe (tribus *makhzen*), la Kabylie s'insurge régulièrement, dans la seconde moitié du Xe/XVIe siècle, entraînant de nombreuses opérations de représailles du pouvoir turc et le renforcement de la défense d'al-Djazaïr, que les tribus kabyles assiègent à plusieurs reprises.

Face à cette contestation intérieure, la sécurité des tournées des *mehalas* impose l'installation de garnisons dans des *bordjs*, ou forteresses, construits le long des routes : Bordj Menaïel, Bouira, sur la route de Constantine, Bordj Medjana, Bordj Zemmoura, pour tenir la Kabylie. De même, al-Djazaïr, siège du pouvoir, est entourée de forts qui assurent sa protection.

Néanmoins, le pouvoir turc unifie le pays de l'extérieur en luttant, au nom de l'islam, contre l'agression européenne. Il tire sa légitimité de ce qu'il est le garant de l'intégrité de Dar al-Islam et l'action des gouvernements d'Alger s'inscrit dans la stratégie politico-militaire de l'Empire ottoman en lutte contre la "croisade africaine" des nations chrétiennes.

L'habileté tactique des deys d'al-Djazaïr consistera dans l'exploitation des rivalités de ces nations européennes entre elles. Ainsi, au Xe/XVIe siècle, l'action des raïs, menée de concert avec la France de François Ier, vise à perturber les commu-

Le système défensif d'Alger et de la baie, lithographie, anonyme

Publication provisoire

nications entre les parties espagnoles et italiennes de l'empire de Charles-Quint. Celui-ci, en 947/1541, se présente à l'embouchure de l'oued el-Harrach, tout près d'al-Djazaïr, avec 516 navires et 40000 hommes. L'opération tourne à la débâcle : les Espagnols perdent dans la tempête près du tiers de leurs moyens matériels et humains. Alger y gagnera un grand prestige extérieur.

De 921/1516 à 1830, les expéditions punitives contre les corsaires se multiplient. Par trois fois, en 1031/1622, 1065/1655 et 1082/1672, les Anglais la bombardent sans résultat notable.

Les attaques européennes ininterrompues pendant près de trois siècles visaient surtout l'obtention de traités de paix ou capitulations, qui leur octroyaient des avantages commerciaux et leur épargnaient les pertes considérables dues à la guerre de course menée par les marins algériens.

Les deys font preuve d'une grande diplomatie pour ne jamais avoir à affronter les pays européens simultanément : la paix signée avec la Hollande (1073/1663) s'accompagne d'une recrudescence des attaques contre la flotte française ; celle conclue avec Louis XVI (1080/1670) est concomitante de la rupture avec les Anglais et les Hollandais ; enfin, celle signée avec les Anglais est suivie d'une déclaration de guerre contre la France (1091/1681). Moyennant quoi les escadres françaises de Duquesne attaquent en vain le môle en 1092/1682 et 1094/1683, entraînant de lourdes pertes humaines et endommageant les défenses du port mais sans les enfoncer.

Cinq ans plus tard, l'opération menée par d'Estrées n'a pas plus de succès. Les

Un janissaire, ithographie

Un corsaire, lithographie

Publication provisoire

bombardements détruisent des maisons, le môle et les batteries sont endommagés, tandis que les Français, subissant d'énormes pertes en raison de la riposte vigoureuse du système défensif de la ville, sont finalement contraints d'abandonner. La paix avec la France sera finalement signée en 1101/1690.
Cette conjoncture de bombardements répétés pendant près de trois siècles par les escadres européennes déterminera la cadence des édifications, restaurations et renforcements des fortifications du port, de l'enceinte et de l'extérieur d'al-Djazaïr qui vont lui valoir son nom de *Mahroussa*, "la Bien-gardée", "l'Invincible".

III.3 L'ENCEINTE FORTIFIÉE

III.3.a Musée de l'Armée nationale populaire

Situé sur l'esplanade du Centre des arts de Riadh el-Feth, le Musée de l'Armée, construit dans les années 1990, fait face au monument devenu le symbole d'Alger, le Sanctuaire des Martyrs. Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Consigne pour sacs. Entrée payante.

L'entrée est surplombée par une verrière supportée par de massifs piliers entre lesquels se dresse la statue de l'émir Abdelkader, héros de la résistance algérienne qui combattit la pénétration française à partir de 1837.
L'aile gauche de ce premier niveau est consacrée à la Révolution algérienne (1954-1962), avec les bustes de ses principaux héros : Didouche Mourad, Zighout Youcef, Amirouche et Boumediène. Des vitrines abritent les uniformes, les armes et les documents officiels des combattants ou "maquisards", des attestations avec photos de membres de l'ALN (Armée de libération nationale) ou de L'OCFLN (Organisation civile du front de libération nationale).
Au centre se dressent les effigies d'une série de personnages historiques, toutes périodes confondues : Jugurtha, roi numide qui combattit Rome, Abdelmoumen, le fondateur de l'État almohade, Raïs Hamidou ben Ali, héros de la Course, Khair-Eddine Barberousse, fondateur de la Régence d'Alger en 923/1518.
Sous l'escalier, une place particulière est réservée à la maquette d'Alger à l'époque ottomane : on aperçoit la muraille qui enserre la ville, les fortifications du port, les principaux monuments comme Djamaa al-Kabir, Djamaa al-Djadid en bordure de la mer, la Citadelle au sommet de la colline. La topographie avec les deux parties, basse et haute, de la médina est bien restituée également.
Au premier étage, à droite de l'escalier, se trouve la partie réservée à la préhistoire et à l'époque antique.
Au milieu de l'allée, se trouve la très belle maquette du camp militaire romain de Lambèse, édifié pour surveiller les tribus berbères, souvent révoltées, du massif de l'Aurès.
La deuxième allée est consacrée à la période musulmane. Elle commence par une série de cartes retraçant les premières expéditions arabes sur le Maghreb : celle d'Okba ben Nafi puis celle de Moussa ibn

Publication provisoire

Nussayr qui aboutit à l'islamisation de la Berbérie, en 90/709.

L'histoire continue avec la maquette de la ville de Tahert, capitale du premier royaume kharidjite (159-296/776-909) par Ibn Rostom, dont on peut voir le buste, suivi de celui de Ziri ben Manad, fondateur de la première dynastie berbère, et de Bulughin, son fils, qui redonna vie à Alger en 348/960.

Non loin, se dresse la maquette de la Qalaa des Beni Hammad, capitale du royaume hammadide, bâtie en 397/1007. Son site particulier sur le mont Maadid, ses nombreux palais, du Salut, du Manar, des Émirs, son minaret, son donjon au-dessus de l'oued en firent une capitale exceptionnelle.

À l'extrémité de cette allée consacrée aux dynasties médiévales se trouve le buste du fondateur de l'un des derniers royaumes berbères avant l'arrivée des Ottomans, celui de Yghomracen ibn Zyan, roi de Tlemcen et fondateur de la dynastie des Zyanides ou Abdalwadides. Les maquettes du Méchouar, sa forteresse, et d'Honaïne, port de Tlemcen, sont les témoins de sa puissance.

La partie du musée réservée à la période ottomane débute par une nouvelle statue de Khair-Eddine, fondateur de la Régence ottomane d'Alger qui vit se succéder à sa tête les pachas et les deys dont sont exposés les bustes : Euldj Ali, Hussein, Chaabane, Omar, Ali Khodja …

Le système défensif ottoman d'Alger est illustré par les maquettes des fortifications comme Fort-l'Empereur, le bastion de la Citadelle, celui de la pointe Pescade ou de Tamentefoust que l'on peut encore voir aujourd'hui.

Des canons évoquent le caractère militaire de l'État algérois. Des inscriptions, sur leur bouche, attestent la date, 1191/1778, et le lieu où ils ont été fondus, Dar al-Nhas (la Fonderie).

Des vitrines abritent les maquettes des navires des Corsaires, si redoutés, d'Alger : frégates, chebeks, brigantins.

À noter, enfin, les deux belles maquettes des villes de Béjaia – qui fut, après la Qalaa, la prestigieuse capitale des Hammadides – et de Constantine à l'époque ottomane.

Tout le reste de l'étage est occupé par la période qui débute avec l'expédition française de 1830 sur Alger. Des cartes retracent le débarquement de l'Armée française. On y voit la progression, jour après jour, des forces françaises à travers le Sahel d'Alger jusqu'à la prise de Fort-l'Empereur et de la Casbah.

Une importante section est ensuite consacrée aux révoltes populaires contre le colonisateur français, de 1830 à 1920, une place prépondérante étant réservée à l'épopée de l'émir Abdelkader : maquette de sa capitale itinérante, la Smala, vitrines renfermant quelques-uns de ses meubles, tapis, ses armes, vêtements et médailles, ainsi que le fusil offert par la reine Victoria pour l'aide qu'il apporta aux chrétiens de Damas en 1860, évitant à plus de 1500 d'entre eux d'être massacrés.

Enfin, toutes ces sections s'ornent de tableaux retraçant les différentes batailles de l'histoire de l'Algérie, comme celle de la déroute de Charles-Quint en 947/1541. Ils sont, pour la plupart, l'œuvre du peintre algérien Rehabi Lakhdar.

Publication provisoire

III.3.b **Les fortifications du port**

On en devine les emplacements en se plaçant au balcon du boulevard devant la mosquée de la Pêcherie qui domine l'Amirauté, d'où l'on voit la jetée de Khair-Eddine et le boulevard du Front de Mer, qui correspond au rempart ottoman où étaient aménagées les fortifications littorales.

En 935/1529, Khair-Eddine Barberousse détruisait la forteresse du Peñon que les Espagnols détenaient sur un des îlots du port, entravant tout commerce, et mettait ainsi un terme à l'emprise espagnole sur la ville. Point de départ de tous les futurs aménagements du port, la construction d'une jetée reliant les îlots à la ville constitue en même temps sa première action militaire d'envergure à al-Djazaïr.

Malgré la résistance de la garnison espagnole et de son chef Martin de Vargas, Khair-Eddine finit par l'emporter après trois semaines de combat et utilise les matériaux de construction de la forteresse détruite pour aménager un môle de 300 mètres de long créant une darse avec mur de protection contre les vagues. Après avoir comblé les espaces entre les îles, il crée un second terre-plein orienté nord-sud, conférant au port la forme générale, qu'il gardera pendant toute l'époque ottomane, de deux jetées perpendiculaires avec un retour légèrement refermé. Une

Les deux lignes de défense de la ville d'Alger, lithographie, anonyme

Publication provisoire

chaîne ferme le port tous les soirs. Après la phase de comblement qui dure jusqu'en 962/1555, la protection militaire du front de mer ainsi créé va être le souci majeur des gouverneurs d'al-Djazaïr.

Dès la seconde moitié du Xe/XVIe siècle, le port sera le théâtre de travaux ininterrompus, les différentes phases de fortification répondant aux menaces des attaques ennemies. Ainsi, en 980/1573, le beylerbey Arab Ahmed, informé de préparatifs de guerre de Don Juan d'Autriche et les pensant dirigés contre Alger, fait construire les deux premières tours du port : Bordj al-Fanar (tour du Phare ou de la Lanterne), sur l'emplacement de l'ancien Peñon, et Bordj Ras al-Moul (tour du Bout du môle). Le premier ouvrage, sur lequel est érigé le phare, épouse une forme circulaire de 60 mètres de diamètre sur quatre étages d'embrasures pour l'artillerie. C'est l'œuvre la plus importante dans cette partie du port. Elle sera remaniée et consolidée en 1028/1619.

Entre 1063/1665 et 1068/1658, les différents pachas continuent le travail de leurs prédécesseurs en ajoutant Bordj Sardin (fort des Sardines, ainsi nommé en raison de son inscription commémorative décorée de poissons), Bordj al-Djadid (fort Neuf), terminé en 1773/1186, et Bordj al-Gouman (fort des Câbles), reconstruit en 1230/1815. Enfin, Bordj Ma Bayn (fort du Milieu) vient combler l'espace entre deux *bordjs* au centre du môle, en 1231/1816.

Ces forts communiquent entre eux par des passages voûtés protégés des attaques extérieures. Ils présentent une ligne de défense continue en avant de la ville. Grâce à ces six *bordjs*, Alger méritait son nom de "*Mahroussa*", la "bien gardée".

Les fortifications du port, lithographie, anonyme

Juste en arrière de cette première ligne défensive se déploie la deuxième ligne sur le littoral bordant la ville. Elle correspond à la partie, sur mer, du rempart encerclant la ville sur ses autres côtés. On y trouve neuf batteries sur les quinze qui protègent la cité. C'est la façade la mieux armée de la muraille car destinée à faire face aux attaques venant de la mer. Les batteries les plus importantes sont concentrées près du môle. Toppanet al-Goumrag (bastion de la Douane) est situé près du magasin où l'on enregistrait et encaissait les impôts sur les marchandises importées. Citons aussi, toujours sur le front de mer, Bordj Bab al-Bahr (bastion de la porte de la Mer), avec deux niveaux d'embrasures et quinze canons, et

Publication partielle

L'enceinte de la ville, lithographie, anonyme

Bordj Djamaa al-Kabir (bastion de la Grande Mosquée), avec trois meurtrières, sur le chemin de ronde de la mosquée du même nom.

III.3.c **Le rempart**

On en voit quelques pans autour de la Citadelle, à l'entrée de la Casbah et non loin de la mosquée Sidi Ramdane. Les autres batteries constituant l'ensemble défensif d'Alger sont réparties sur les deux autres façades nord et sud de l'enceinte, donnant sur les terres. La muraille, longue de six kilomètres, est ponctuée de bastions, dont quatre sur sa façade nord : près de Bab al-Oued, on trouve Toppanet Hammam al-Malah (bastion du Bain salé) et un peu plus haut sur ce côté nord, Toppanet Sidi Ramdane, sur l'emplacement de l'ancienne Citadelle berbère, avec treize meurtrières.

La façade méridionale de la muraille présente trois batteries dont les principales sont celle de Bab Djedid (bastion de la porte Neuve) et, à l'angle sud, près de la mer et de Bab Azzoun, Toppanet al-Asel (fort du Miel, en raison de la proximité du fondouk du Miel), avec cinq meurtrières, deux dirigées vers la terre et trois vers la mer.

Toutes ces batteries sont espacées d'environ 180 à 200 mètres les unes des autres. Leur artillerie est dirigée vers l'intérieur des terres, à part celles qui sont près de la mer.

Côté terre, d'autres édifications viennent renforcer le dispositif défensif. Le plus important est celui de la forteresse située au sommet de la ville qu'elle domine de sa masse et surtout de ses cinquante canons dont la plupart sont tournés vers la ville et la mer. C'est la Casbah ou forteresse, qui a fini par donner son nom à la médina elle-même. La Casbah est incluse dans le rempart général d'Alger.

Ce rempart, décrit dans le rapport Boutin, du nom de cet émissaire de Napoléon Ier chargé d'étudier les fortifications d'Alger à la fin du XIIe/XVIIIe siècle et qui sera exploité au moment de la conquête française, se présente donc comme un mur de 11 à 13 mètres de hauteur avec 214 embrasures à canons réparties sur 16 bastions. À l'avant de la muraille, on trouve, côté extérieur, un fossé continu d'une lar-

Publication provisoire

geur de 18 à 25 mètres et de 6 à 8 mètres de profondeur. Côté intérieur, les maisons adossées au rempart interdisent le creusement d'un fossé.

III.3.d **Les portes**

Il n'en reste que quelques rares vestiges. Leurs emplacements correspondent au square Port-Saïd pour Bab Azzoun, au lycée Émir-Abdelkader pour Bab al-Oued, au boulevard de la Victoire pour Bab Djedid. Les deux autres, Bab al-Bahr et Bab Dzira, dont il ne reste rien, se trouvaient à l'emplacement des voûtes de la Pêcherie actuelle.

Le rempart comportait cinq portes fortifiées par des équipements défensifs. Quatre d'entre elles sont héritées de l'époque médiévale : Bab al-Oued au nord et Bab Azzoun au sud sont l'aboutissement du grand axe commercial qui coupe la ville en deux. Bab al-Bahr et Bab Dzira sont sur la façade maritime.

Bab al-Oued était en accès direct. Elle s'étendait sur quatorze mètres dans l'épaisseur de la muraille et se fermait avec quatre portes ; elle était protégée par un bastion armé de deux canons.

Bab Azzoun, porte historique d'Alger, était la porte du plus grand trafic humain et de marchandises, point d'aboutissement des caravanes venant de l'intérieur du pays. Elle était équipée de deux portes distantes de trente-deux mètres, l'une dans la muraille extérieure, l'autre dans la muraille intérieure.

Bab al-Bahr (porte de la Mer) présentait la particularité d'être en chicane et en pente car la construction de la Grande Mosquée avait entraîné des modifications ; elle passait sous celle-ci.

Bab Dzira (porte de l'Île) ou Bab al-Djihad (porte de la Guerre sainte) était la plus fréquentée par les gens de la mer. C'est, nous dit Haëdo, "le passage de tous les gens de la mer, chrétiens, maures, turcs, galériens, rameurs, officiers, corsaires, marchands et quantité d'autres gens, cette porte est très fréquentée en permanence et de grand trafic et affluence". Elle se fermait avec trois portes et bénéficiait de la protection des batteries gardant le port.

Bab al-Djadid (porte Neuve) est postérieure aux portes médiévales et remonterait à la seconde moitié du Xe/XVIe siècle.

Ces cinq portes étaient toutes fortifiées par un double système défensif constitué de leurs propres bastions et des batteries situées à proximité. Les espaces entre les différents accès, entre la muraille extérieure et la muraille intérieure, étaient équipés de herses et de jambages destinés à renforcer leur caractère défensif. Elles avaient toutes un gardien ou *bouab* et un corps de garde. Elles faisaient l'objet d'une réglementation très stricte en matière de taxes et d'horaires de fermeture, durant la nuit ou la prière du vendredi.

Tout ce système – rempart, portes fortifiées et bastions – constituait en quelque sorte la défense rapprochée de la ville. Pour être encore plus efficace, il devait englober un dispositif plus éloigné de forts et de batteries extérieurs à la ville.

Publication provisoire

III.4 LES FORTIFICATIONS EXTÉRIEURES

III.4.a **Fort-l'Empereur**

Il est situé sur le boulevard Malika-Gaid dans le quartier de la Scala, près d'el-Biar.

Ce fort faisait partie de l'ensemble défensif extérieur de la médina, dont il est éloigné d'environ mille mètres. Il était destiné à protéger la partie sud du rempart.
Il a porté plusieurs noms dont celui de Bordj Moulay Hassan, son bâtisseur. Celui-ci l'érigea à l'emplacement de la batterie que l'empereur Charles-Quint avait installée pour bombarder la ville lorsqu'il tenta de la prendre en 947/1541. Il en fut empêché par une tempête qui ruina ses projets mais il fit prendre conscience aux Ottomans de l'importance stratégique du lieu. De là découle la deuxième appellation du Fort, Fort-l'Empereur, qu'il porte encore aujourd'hui.
Du fait de sa superficie et de sa position élevée sur une colline culminant à 230 mètres d'altitude, il était visible de loin : on lui donna donc le nom de Bordj Ettaous ou fort des Paons.
Il avait la forme d'un grand rectangle de 150 m de long et de 100 m de large. Ses murs s'élevaient à 10 mètres. Aujourd'hui, occupé par l'Armée, il n'est plus accessible, mais on devine la hauteur de ses murs et sa situation proéminente sur une butte au-dessus du boulevard Malika-Gaid qui le longe en contrebas, traversant le quartier des Tagarins et menant à el-Biar.

Le fort fut construit en plusieurs étapes. L'érection d'une première tour circulaire par Hassan Pacha, après le départ des Espagnols, est terminée en 951/1545. En 988/1580, le nouveau souverain d'Espagne, Don Philippe, réunit sa flotte à Cadix. Les habitants d'Alger, alertés par ses préparatifs de guerre, se sentent menacés. Hassan Veneziano, alors gouverneur d'al-Djazaïr, fait élever quatre bastions, aux quatre points cardinaux, entourant l'espace central où se trouvait la première tour, donnant à l'ensemble une forme carrée. Le tout fut renforcé par un fossé séparant les bastions deux à deux en cas de retraite. Un parapet longeant le fossé et percé d'embrasures était censé ralentir la progression des assaillants.
Côté mer, il est inaccessible en raison d'une pente rocheuse très abrupte. Ce détail n'a pas échappé au lieutenant Boutin, chargé par le gouvernement français d'établir un état des lieux des fortifications de la ville au début du XIXe siècle. Il préconisa, en effet, une attaque du fort par le côté ouest donnant vers les terres.
Le 3 juillet 1830 à l'aube, c'est sur cette façade que l'armée française concentra son feu. Le fort résista plusieurs heures au déluge des boulets. Lorsque l'issue du combat fut proche, les derniers survivants se retirèrent en laissant un des leurs pour faire exploser le fort. La tour centrale disparut. Le reste fut endommagé. Des pierres retombèrent jusque sur la ville, semant la panique parmi les habitants de la Casbah. Quand le fort tomba, la ville ne tarda pas à le suivre.

Publication provisoire

Fort de l'Eau

III.4.b **Bordj el-Kiffan (Fort de l'Eau)**

Dans la petite localité de Bordj el-Kiffan, à environ 15 km à l'est d'Alger.

Le *bordj* faisait partie du système défensif éloigné de la ville, à une vingtaine de kilomètres environ du chapelet de batteries installées tout au long de la côte, à quelques centaines de mètres les unes des autres, par les Ottomans.
Il est appelé fort Oriental car situé à l'est d'Alger, sur la route qui mène à Bordj Tamentefoust, et Fort de l'Eau car construit près du rivage, sur un rocher qui s'avance dans la mer.
Il fut édifié en 1135/1723 par Mohammad Pacha. La date de sa construction est attestée par une plaque commémorative, retrouvée au-dessus de la porte, dans le mur sud.
En 1188/1775, il subit, pendant deux jours les bombardements de l'Espagnol O'Reilly qui entraînèrent des modifications.
C'est une construction carrée d'environ 20 mètres de côté. En 1222/1808, il comportait quatre embrasures vers la mer, quatre autres vers le rivage, chacune d'une largeur de 2,30 mètres.
Après avoir franchi une porte voûtée, on trouve 7 pièces en enfilade dont une salle de garde et une cave. La cour centrale a un diamètre de 9 mètres.
Par l'escalier qui part de la cave, on accède à la terrasse, à 6 mètres au-dessus du sol. Ses embrasures (3 sur chaque côté et 1 à chaque angle) ont été obturées.

Publication

III.4.c **Bordj Raïs Hamidou (la Pointe Pescade)**

Le fort est situé dans le quartier de la pointe Pescade, aujourd'hui Raïs Hamidou..

Bâti par Hadj Ali Agha en 1081/1671, le bordj est en retrait par rapport à la mer. Construit en forme de fer à cheval, il comporte 9 embrasures. Actuellement, il est occupé par plusieurs familles qui y ont élu domicile.
De l'autre côté de la route se trouvait un deuxième fort, appelé fort Neuf par rapport au premier, plus ancien. Il date de 1238/1823 et a été construit par Hussein Dey. Sa garnison comptait 15 soldats qui opéraient au travers de 19 embrasures. Ces deux forts se trouvaient à environ 60 mètres l'un devant l'autre.

III.4.d **Bordj Tamentefoust (La Pérouse)**

Il ferme la baie à environ 30 kilomètres à l'est d'Alger, dans la petite station balnéaire du même nom. Il faut s'y rendre en voiture.

Le *bordj* Tamentefoust ("main droite" en berbère) ferme, complètement à l'est, la baie d'Alger. Dès l'Antiquité, il servit aux navigateurs car, malgré sa faible altitude, ce promontoire présente l'avantage d'atténuer les excès des vents d'est dominants.
La colonie romaine de Rusguniae (cap de la Falaise), qui succédait au comptoir carthaginois, fut, dès le Ier siècle, élevée au rang de cité en raison de sa situation plus favorable que le petit port d'Icosium, ancêtre d'Alger, qui, lui, subissait les tempêtes venant de l'est.
Au Xe/XVIe siècle, le 3 *rajab* 947/23 octobre 1541, cette situation favorable d'abri est mise en évidence par le mouillage, au pied du cap, de l'énorme flotte de cinq cents vaisseaux et du corps expéditionnaire espagnol que l'empereur Charles-Quint menait en personne contre al-Djazaïr. L'expédition tourne au désastre en raison d'une tempête qui met à mal la flotte espagnole. Celle-ci, ou ce qu'il en reste, se regroupe à l'abri du promontoire de Matifou avant de s'enfuir vers Bougie.
Aucune forteresse côtière n'existait à ce moment-là mais la leçon avait porté.
La tradition était de jeter l'ancre à Matifou pour les vaisseaux et de tirer le canon pour prévenir de leur arrivée ou de leur départ. C'était donc le point de ralliement des flottes entrant ou sortant de la rade, la garnison de la seule batterie existant à ce moment-là répondant alors par un coup de canon, en particulier à l'arrivée d'un nouveau pacha à al-Djazaïr, salué ainsi par un tir d'honneur.
On ne sait pas à quand remonte exactement la construction du fort, mais l'édifice qui subsiste présente, dans sa structure générale, un archaïsme qui pourrait le dater du XIe/XVIe siècle.
Quoi qu'il en soit, la Course s'amplifiant progressivement pour culminer au milieu du XIe/XVIIe siècle, il devenait nécessaire pour Alger, en raison des attaques européennes, d'entretenir toutes les défenses immédiates ou lointaines de la ville.
En 1080/1670, les navires français sont devant Alger. Ali Agha, chef de la milice, fait fortifier la position du cap.

Publication provisoire

Le Fort Tamentefoust

En 1099/1688, les fortifications sont rasées lors du bombardement du maréchal d'Estrées qui fit tant de dégâts à la ville, mais vu l'intérêt stratégique permanent de la forteresse, celle-ci est rapidement relevée.
À la fin du XIIe/XVIIIe siècle, le consul de Kercy préconise, dans l'éventualité d'un débarquement français pour prendre Alger : "Peut-être, avant de débarquer à Sidi Feruch, conviendrait-il de s'établir au cap Tamentefoust qui se termine par une petite éminence qu'il serait facile de garder. On s'emparerait d'un fort qui donne sur la rade. Alors on aurait un point d'appui."
L'étude architecturale montre que, même s'il a été remanié aux XIe/XVIIe et XIIe/XVIIIe siècles, ces remaniements n'ont affecté que d'infimes détails de l'édifice. Le fortin se présente comme un octogone à peu près régulier de 40 mètres de diamètre entouré d'un fossé. Ce type octogonal est rare dans l'architecture militaire du Maghreb. On le retrouve néanmoins, à deux reprises : au bastion octogonal fortifié de la Casbah, et à la Poudrière (25 mètres de diamètre) de la même Citadelle. On peut aussi l'en rapprocher du dodécagone de Bordj al-Fanar (tour du Phare, 28 mètres de diamètre) qui garde le port.
La hauteur de la muraille de Bordj Tamentefoust atteint 9 mètres.
Le gros-œuvre est constitué par un noyau en pisé, mélange de terre, brique et cailloux, le tout plaqué de pierres de taille que les ruines romaines de Rusguniae fournissaient en abondance.

Publication interdite

Le Fort Tamentefoust, cour intérieure

On entrait dans le fort par un pont-levis muni d'une porte basse à encadrement de marbre blanc sculpté qui n'existe plus.

Un vestibule faisant office d'entrée en chicane masque la cour intérieure de forme octogonale plutôt irrégulière, et d'un diamètre de 14,50 mètres. Cette cour est entourée d'une colonnade d'aspect rustique donnant accès aux chambres voûtées, plus longues que profondes.

Ainsi, en 1188/1775, lors de la tentative espagnole de prise d'Alger par O'Reilly, le dey fait occuper tout le littoral entre Alger et le cap Matifou par les tribus de l'intérieur qui campent à proximité du fort et le servent.

Incapable d'interdire, faute d'une portée suffisante des boulets, l'entrée d'un ennemi dans toute la largeur de la rade, le *bordj* avait comme mission de protéger son secteur, particulièrement propice aux débarquements d'été. Dans les eaux calmes de son rivage, une flotte cherchant abri tombait nécessairement sous sa canonnade. Cette fonction militaire se doublait de celle, honorifique, de tirer les salves de bienvenue à l'arrivée des pachas à Alger.

Le Fort Tamentefoust, sqifa

Publication provisoire

Le Fort Tamentefoust,
pont-levis, porte et muraille